METHODE NOUVELLE POUR GUERIR LES MALADIES VENERIENNES,

Beaucoup plus ſûre & plus aiſée qu'aucune de celles qui ont été en uſage juſqu'ici.

AVEC une Réfutation des anciennes Hypoth[illegible] les mêmes Maladies.

Par M. BOUEZ DE SIGOGNE, *Docteur en Medecine, Conſeiller-Medecin ordinaire du Roy dans la Compagnie des Cent-Suiſſes de la Garde de Sa Majeſté.*

SECONDE EDITION

Revuë & augmentée d'une DISSERTATION SUR LA GOUTE.



A PARIS, rue de la Harpe,
Chez LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire, vis-à-vis la rue S. Severin, au St Eſprit.

MCCXXIV.

Avec Approbations & Privilege du Roy.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A MESSIRE PIERRE DE CHIRAC,

Ancien Professeur de l'Université de Montpellier, Conseiller-Medecin du Roy, Surintendant du Jardin Royal, & Premier Medecin de S. A. R. Monseigneur LE DUC D'ORLEANS, Régent du Royaume.

ONSIEUR,

L'Ouvrage que je donne au Public, est d'une nature si propre à exciter la Critique de ceux dont

j'attaque les Hypotheſes, que pour lui donner du cours dans le monde, il a beſoin d'une protection auſſi puiſſante que la vôtre. Mais, MONSIEUR, *quand ma gloire ne ſe trouveroit pas intereſſée dans la Dédicace que je vous en fais, ma reconnoiſſance m'engageroit indiſpenſablement à vous le dédier, puiſque je ne fais que vous rendre ce que je tiens de vous. Vous m'en avez communiqué le fond & enſeigné les principes:* C'*eſt de vous que j'ay appris la veritable Théorie de la Medecine; c'eſt à votre generoſité à qui je ſuis redevable de mon état, qui me dédommage avantageuſement de la peine que m'a cauſé pendant long-tems la malice de mes Ennemis. Où en ſerois-je ſans vous,* MONSIEUR?

En proye à une foule d'envieux, qui avoient juré ma perte; j'aurois infailliblement ſuccombé ſous les coups redoublés qu'ils me portoient, ſi vous n'aviez pas mis un frein à leurs mauvais deſſeins, en vous déclarant en ma faveur. Ce n'eſt pas tout: Quelques-uns étonnés de voir que vous m'honoriez de votre bienveillance, n'ont pas heſité à m'accorder leur eſtime, perſuadés qu'un homme qui avoit l'honneur de vous être agréable, pouvoit bien être mis au rang de leurs amis; ceux qui n'ont pas pû ſe dépoüiller de leur haine implacable, ſe ſont vûs reduits à la dure neceſſité de garder un morne ſilence, ou de deſavoüer les fauſſes démarches qu'ils avoient faites contre moi. Telles ſont, MONSIEUR, *les heu-*

reuſes influences de votre protection.

Mais je ne m'apperçois pas qu'en vous rappellant ce que vous avez fait pour moi, j'irrite votre modeſtie, & que vous ne ſouffrez qu'impatiemment que je faſſe un aveu public des obligations eſſentielles que je vous ai; cependant, MONSIEUR, *quelque violence que je vous faſſe, rien ne ſera jamais capable de m'impoſer ſilence ſur une verité dont je veux que tout le monde ſoit inſtruit. Oüy,* MONSIEUR, *je vous dois tout ce que je ſuis, & ma reconnoiſſance m'engage à avouer que j'ai joüi du plaiſir de vous voir preſqu'auſſi ſenſible à l'heureux ſuccès que j'ai eu dans les maladies que j'ai conduites ſur vos principes, qu'à la gloire*

que vous avez acquiſe par l'aſſemblage de toutes les qualités qui vous rendent le plus grand Medecin de l'Europe.

Vos ſçavans Ecrits ſont, pour ainſi dire, les premiers Commentaires de la Philoſophie de Deſcartes appliquée à la Medecine. Il ſemble que la Nature, qui aime à ſe cacher aux autres, ſe plaiſe à ſe developer à vos yeux, pour vous communiquer ſes plus precieux Treſors : Elle n'a rien de miſterieux pour vous, & vous n'avez rien de reſervé pour les autres, quand il s'agit du bien public. Semblable à ces fleuves majeſtueux qui portent la fecondité dans les Campagnes qu'ils arroſent, vous repandez la Science de la Medecine juſque dans les Pays les plus

reculés, & les Nations Etrangeres se font honneur de publier qu'elles tiennent de vous l'Art de conserver la vie des hommes. Vos lumieres sont devennës un bien public, vous les distribuez sans reserve, tout le monde en profite; & quoique personne ne puisse vous egaler, chacun cherche à vous imiter. Un de vos Disciples est chargé de la santé d'un des plus grands Rois de l'Univers, & enrichit l'Espagne d'un Tresor qu'il a puisé dans vos fonds. Toute la France, & surtout Paris, vous doit la plusspart des bons Medecins qui s'y sont établis en sortant de votre Ecole. De combien de découvertes dans l'Anatomie, de nouvelles Méthodes dans la guérison des Maladies, de Principes

tirés du fond de la Nature, & de consequences démontrées par l'experience, ne vous sommes-nous pas redevables ? C'est vous, MONSIEUR, *qui avez tiré la Medecine de cette profonde obscurité qui cachoit ses utiles effets, & lui avez rendu ce lustre & cet èclat que les Hyppocrates & les Galiens lui avoient acquis. C'est vous qui avez dégagé cette fille du Ciel, des faux brillans & des vains ornemens dont on l'avoit faussement parée par un pompeux étalage de termes amphatiques, qui abusoient les Malades & cachoient l'ignorance des Medecins qui les traitoient. C'est vous,* MONSIEUR, *qui avez mis en usage la saignée du pied, contre la coutume inveterée de ceux qui*

dans certaines Maladies, ne l'employoient qu'à l'extrèmité ; au lieu que par la force de vos raiſonnemens, vous avez demontré la neceſſité qu'il y avoit de l'employer à tems, pour prévenir les diſpoſitions inflammatoires, les Inflammations qui emportent les Malades en peu d'heures. Qui ne ſçait que c'eſt à cette heureuſe Pratique, que nous devons le rétabliſſement de la ſanté de notre Roy, Prince ſi cher à la France & à toute l'Europe? Qui a jamais porté un prognoſtic plus certain que vous? Du premier coup d'œil, vous débrouillez, MONSIEUR, *les ſignes les plus confondus & les plus équivoques des Maladies les plus compliquées : de certains ſymptômes qui jettent la pluſpart des autres Medecins*

dans un effroyable embarras, vous en tirez de justes consequences ; & comme vous portez votre vûe jusque sur l'avenir, vous prévenez les plus funestes accidens, & en les prévenant, vous remediez aux cruels effets qu'ils produiroient. Le prognostic que vous avez tiré en dernier lieu dans la Maladie de Monseigneur le Duc de Chartres, en est encore une preuve averée. Voilà, MONSIEUR, *ce qui fait l'admiration de tous les bons Medecins, & voici ce qui cause la mienne.*

C'est de voir qu'avec une réputation si solidement établie, avec une faveur aussi distinguée que celle dont vous joüissez, vous n'êtes ni moins modeste, ni moins affable. Elevé au-dessus des mouvemens de

l'amour propre, il ſemble que vous ne vous apperceviez pas de la gloire qui vous environne. Uniquement appliqué à procurer à vos Malades le ſoulagement qu'ils peuvent attendre de vous, il n'entre dans vos démarches, ni oſtentation, ni motif de récompenſe; & pourvû que vous leur rendiez la ſanté, vous êtes pleinement ſatisfait. Que tout le monde publie que vous avez ſauvé le bras au Grand Prince qui nous gouverne, contre toute l'attente des Medecins & des Chirurgiens de l'Armée; bien loin de vous en orgueillir, il ſemble que vous n'ayez eu aucune part à une Cure ſi utile à l'Etat. Que ce Prince Magnanime vous comble d'honneurs & de graces, vous n'en faites d'uſage

qu'autant que l'utilité de vos amis s'y trouve interessée. J'en ai des preuves si solides, que si je souhaite de vivre long-tems, ce n'est que pour pouvoir trouver des occasions de vous donner des marques sensibles de ma parfaite reconnoissance, & du respectueux dévouement avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
BOÜEZ DE SYGOGNE,
D. M.



APPROBATION

de Messire JEAN-BAPTISTE DODART, *Conseiller d'Etat ordinaire, & Premier Medecin de Sa Majesté.*

L'Auteur du Livre nous annonce une nouvelle Méthode de traiter la Verole par des Remedes qui s'accommodent au temperament du Malade, & à sa disposition ; agissant, ou par la voye de la transpiration, ou par celle des urines, mais plus ordinairement par la voye des selles ; & qui guérissent radicalement, sans exposer le Malade aux inconveniens de la salivation. Il en rapporte plusieurs Observations heureuses, faites en partie sous les yeux de trés-bons Medecins. Sa découverte est appuyée d'un raisonnement trés-solide, bien suivi sur les differentes secretions, sur la structure des organes qui y sont destinés. Il s'étend sur la cause de la Verole, & en même tems sur celles des Maladies chroniques ; explique la necessité d'employer pour ces Maladies les Reme-

des tirés des Mineraux & des Metaux, & de les préferer aux Remedes Vegetaux. Cet Ouvrage sera d'autant mieux reçû du Public, qu'il est plein de traits d'érudition, & de Réflexions aussi utiles, qu'elles sont agréablement exposées. DODART.

APPROBATION

de M. BOUDIN, *Conseiller d'Etat, Premier Medecin ordinaire du Roy, ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.*

DEux choses principales m'ont toujours paru s'opposer aux progrès de la Medecine : l'une est l'entêtement pour les Systêmes, qui faisant perdre aux jeunes Medecins un tems considerable qui seroit mieux employé aux Observations, leur remplit l'imagination de fables bien arrangées, mais fort inutiles à la guérison des Maladies, qui doit être l'unique fin de leurs Etudes & de leurs veilles. L'autre est non-seulement la négligence, mais même la répugnance qu'ils ont à chercher de nouveaux Remedes, & à s'en servir dans la Pratique, quand ils ont été découverts par d'autres plus attentifs & plus curieux.

Un Traité qui combat ces deux préjugés, ne peut être que fort utile. L'Auteur y prouve d'une maniere invincible, qu'Hyppocrate a rejetté tous les Systêmes comme inutiles, pour ne s'attacher qu'aux Observations & aux Remedes. Celui qu'il a découvert pour la guérison des Maladies Veneriennes, & dont il propose aux Medecins de se servir, me paroît infiniment préferable au Mercure donné dans la Méthode ordinaire. Tout le monde sçait les accidens qu'on doit craindre du flux de bouche donné par les frictions du Mercure, & ce que souffrent les Malades pendant les trente ou quarante jours que dure l'application de ce Remede. Celui qu'il donne ne porte jamais à la salivation : il purge doucement sans accidens & sans tranchées ; & on voit avec satisfaction disparoître les symptômes les plus funestes de cette Maladie, sans que le Malade ait ressenti aucune douleur, ni même été derangé du courant de ses affaires, quand son Remede a été donné dans des saisons convenables. C'est ce que j'ai vû dans plusieurs Sujets dont j'ai suivi le traitement, & le témoignage que je suis obligé de rendre à la verité. Fait à Paris ce 8 Octobre 1721.

BOUDIN.

APPROBATION

APPROBATION

de M. DE CHIRAC, *Conseiller-Medecin du Roy, ancien Professeur de l'Université de Montpellier, Sur-Intendant du Jardin Royal des Plantes, & Premier Medecin de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume.*

LA cure des Maladies Veneriennes est sujette à tant d'inconveniens, autant par l'insuffisance de la plûpart de ceux qui les traitent, que par les souffrances ausquelles sont exposés les Malades qui suivent les routes ordinaires de cette cure : le tems qu'il y faut employer est si long, & la retraite de quarante ou cinquante jours qu'il faut garder, est si onereuse, & bien souvent si suspecte pour la conduite de certaines Personnes, dont les situations demandent tant d'attentions & tant de regle, qu'on ne sçauroit trop louer l'application de ceux qui employent leurs veilles & leur travail à la découverte & à la perfection des Remedes qui peuvent, en guerissant radicalement ces Maladies, épargner au Malade tous les inconveniens &

tous les dérangemens de la cure. Plusieurs experiences m'ont persuadé que le Remede que M. Boüez de Sigogne Docteur en Medecine, a trouvé aprés un long & penible travail, a éminemment toutes ces qualités, qu'il a même celle de reparer les fautes du Specifique le plus ordinaire, je veux dire des frictions Mercurielles : Il guerit des maux qui leur ont resisté, ou qui avoient laissé des impressions fâcheuses & suspectes dans les organes. Ce que j'en ai vû de bons effets, m'engage à lui rendre justice dans cette occasion comme dans plusieurs autres. Et à l'égard du Livre qu'il a composé en vûe d'informer le Public de la decouverte de son Remede specifique pour les Maladies Veneriennes, je ne puis en dire autre chose, si ce n'est qu'il merite d'être lû, & qu'il marque que l'Auteur n'a pas tout à fait borné son travail à la conduite du feu de ses fourneaux. Fait à Paris ce 16 Decembre 1721. CHIRAC.

APPROBATION
de M. Bassat, *Medecin ordinaire de feu Monſeigneur le Duc de Berry.*

LES Livres qui contribuent à la conſervation & au ſoulagement de la vie, ne ſçauroient paroître trop tôt en Public. Celui qui a pour Titre *Méthode pour guérir la Verole*, eſt de cette nature ; & quelque prevenu que je fuſſe qu'il n'y avoit que le ſeul Mercure qui fût capable d'expulſer radicalement ce cruel Mal, je me ſuis enfin rendu à l'efficacité & à l'excellence du Remede que M. *Boüez de Sigogne* propoſe : & le témoignage que je dois rendre à la verité, m'engage à dire qu'en pluſieurs occaſions j'ai vû les heureux ſuccès de ſon Remede, non ſeulement à l'égard de diverſes Perſonnes, en qui le *Virus* avoit fait de ſi funeſtes progrès, qu'elles paroiſſoient inguériſſables, mais encore en d'autres, qui avoient été manquées pluſieurs fois ; & ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que les Malades qui s'en ſont ſervis, bien loin d'avoir été expoſés aux fréquens accidens qu'on remarque dans les opérations du Mercure, ont toujours vacqué à

leurs affaires auſſi librement que s'ils euſſent été dans un état de pleine ſanté : & comme on ne ſçauroit trop louer ceux qui font de pareilles découvertes, je puis dire à la louange de M. *de Sigogne* & de ſon Ouvrage, que quiconque lira ſon Traité avec attention, y trouvera des Principes certains pour exercer ſûrement & utilement la veritable Medecine. Tel eſt mon ſentiment. A Paris le 15 Novembre 1721.

BASSAT.



Approbation du Censeur Royal.

JE soussigné Lecteur & Professeur Royal, Docteur-Regent de la Faculté de Medecine de Paris, & Censeur Royal des Livres, ai examiné par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Manuscrit intitulé : *Méthode nouvelle pour guérir les Maladies Veneriennes, &c.* C'est une erreur de croire qu'entre les Maladies qui attaquent le Corps humain, il y en ait quelques-unes dont l'étude soit moins noble, & à la guérison desquelles les Medecins doivent tenir à mépris de s'appliquer ; cette pensée qui n'est qu'une ruse de l'ignorance, n'a pas laissé de trouver place dans l'esprit de plusieurs Medecins , qui peu instruits de leurs devoirs, & de ce qui fait la veritable gloire d'une Profession aussi charitable & aussi étendue que la leur, osent regarder la cure des Maladies Veneriennes, comme indigne de leurs soins. Heureusement pour le Public , l'Auteur du Livre que nous approuvons, a sçû se garantir de cette erreur contagieuse. La Méthode facile que ses pénibles recherches lui ont fait découvrir sur ce sujet, a une convenance avec les operations de la Nature, qui la met infiniment au-dessus de tous les Remedes qui ont été pratiqués

jusqu'ici contre ces mêmes Maladies. Il prouve cette convenance par des raisonnemens solides, qui lui donnent occasion de discourir avec beaucoup d'érudition sur les differentes qualités des Vegetaux & des Mineraux, sur les diverses modifications dont ces derniers sont susceptibles, sur la résistance des premiers aux efforts de l'Art, sur la maniere dont agissent les Remedes tirés des uns ou des autres, sur la structure de nos organes, & sur la méchanique avec laquelle se font dans le Corps toutes les évacuations, soit naturelles, soit artificielles, tant en santé, qu'en maladie. Cette varieté de Reflexions, compose un assemblage de Remarques de Chymie, d'Anatomie & de Medecine, dont la solidité jointe à l'élegance d'une diction pure & châtiée, rend la lecture de ce Livre très-instructive & trés-agréable. L'Auteur ne s'en tient pas aux seuls raisonnemens pour faire voir l'utilité de sa Méthode, il vient à l'experience; & sans donner dans aucune ostentation, il rapporte des exemples de Cures singulieres dues à cette Méthode, lesquelles étant trés-certaines & trés-averées, ne tournent pas moins à l'Eloge du Medecin, qu'à celui du Remede. Fait à Paris ce 22 Novembre 1721.

ANDRY.

METHODE



METHODE NOUVELLE POUR GUERIR LES MALADIES VENERIENNES.

Beaucoup plus sûre & plus aisée qu'aucune de celles qui ont été en usage jusques ici.

AVEC une refutation des anciennes Hypotheses, touchant les mêmes Maladies.

LES HYPOTHESES qu'on imagine tous les jours sur les causes des effets de la Nature ;

ces agréables Romans peuvent passer avec justice, pour la premiere & la plus solide raison du peu de progrès que l'on a fait jusqu'ici en Medecine. Cette tache originelle s'est étenduë de siécle en siécle depuis les Grecs jusqu'à nous. La *Trituration* d'Erasistrate ; les *Formes substantielles* qui ont passé des Ecoles des Péripateticiens dans celles des Medecins ; les quatre *Qualités* de Galien ; l'*Acide* & l'*Alkali* de Tachenius ; la *Fermentation* de Vvillis ; l'*Archée* de Vanhelmont, ont jetté une telle confusion dans un Art, de lui-même si difficile à pénétrer, que l'on doit sçavoir

bon gré à ceux qui par de fortes applications d'eſprit, font des efforts pour délivrer une Profeſſion ſi utile au Genre humain, de toutes ces idées bizarres, ſi étrangeres, & ſi éloignées de la ſimplicité des Loix que ſuit la Nature dans ſes Opérations: idées pernicieuſes, qui font prendre le change à l'eſprit à tous momens. L'on peut dire avec raiſon des Auteurs de ces imaginations, qu'ils doutent de ce qu'ils voyent, pour deviner ce qu'ils ne voyent point, ils veulent forcer la nature d'agir, comme ils penſent; au lieu qu'ils devroient régler leurs penſées ſur les mouvemens de la na-

ture. L'esprit fortement prevenu d'une Hypothese, y ajoûte tout ce qu'il voit. Un malade sent-il de violentes douleurs, l'équilibre de la Trituration est troublé : Les quatre qualités de chaud, de froid, de sec & d'humide, ont perdu leur harmonie. L'Acide prevaut sur l'Alkali, ou l'Alkali sur l'Acide. La fermentation des humeurs semblable à celle d'un vin violent qui boût dans le tonneau, a jetté l'incendie par tout, & causé des explosions dans les soufres du sang qui excitent tous ces mouvemens irreguliers des malades : l'*Archée* est en colere, & ne s'appaisera qu'à la vûë &

en presence de quelque puissant *Alkaest*.

Voilà comment les Auteurs se joüent de la nature, & de la credulité des hommes ; car il faut de la foi pour donner dans ces visions. Le grand Hypocrate étoit bien plus sage, & plus éclairé : aussi n'a-t-il point eu d'égal jusqu'ici, parce que personne n'a suivi ses principes. L'honneur d'être Auteur & Inventeur, a fait illusion aux écrivains de tous les siecles : aussi sont-ils tous demeuré si fort au-dessous de ce grand maître, qu'aucun ne peut lui être comparé. Mais par quel secret, ce sublime genie est-il parvenu à un degré si émi-

nent de connoiſſance ? En s'affranchiſſant de la tyrannie des hypotheſes qui regnoient dans ſon ſiécle, comme elles regnent dans le nôtre : En ſuivant pied à pied la nature ; l'examinant avec attention dans tous les ſens, & ſous toutes les faces qu'elle lui preſentoit. Il ſçavoit les hypotheſes de ſon tems qu'il rejette, comme inutiles. Ce n'eſt, dit-il, ni le ſec, ni l'humide, ni le chaud, ni le froid qui cauſent du deſordre dans l'homme : *neque enim ſiccum, neque humidum, & neque calidum, neque frigidum, neque aliud quidpiam putaverunt, (primi inventores) hominem lædere.* Mais qui peut donc

L. de veteri Medicinâ.

troubler l'œconomie animale? C'eſt l'amer, continue Hypocrate, le ſalé, le doux, l'acide, l'acerbe, l'inſipide, & une infinité d'autres ſaveurs: Tant qu'elles gardent entr'elles une exacte proportion, l'homme n'eſt point troublé; il ne l'eſt que lorſqu'une ou pluſieurs de ces ſaveurs prennent le deſſus, & ceſſent de conſerver une certaine harmonie entr'elles. *Ineſt enim in homine & amarum, & ſalſum, & dulce, & acidum, & acerbum, & fluidum, & alia infinita omnigenas facultates habentia copiamque & robur, atque hæc quidem juxtà ac inter ſe temperata, neque conſpicua ſunt, neque hominem lædunt; ubi verò*

quid horum secretum fuerit, atque hoc ipsum in seipso fuerit, tunc & conspicuum est, & hominem lædit. Voilà la doctrine d'Hypocrate que nous pouvons appeller la clef de la nature. Laissons-là toutes les hypotheses, suivons ces principes, ce sont ceux de la nature même. Cherchons des remedes pour rétablir ces saveurs dans leur premier état : puisque c'est leur derangement qui fait nos maladies, appliquons nous à rétablir l'ordre par des remedes capables de remettre dans leur juste temperature des humeurs trop acres, trop ameres, trop salées, trop acerbes. Je sçai que c'est là un ouvrage de la na-

ture, & non l'effet direct & positif des remedes : mais ceux-ci enlevent les obstacles qui se rencontrent, & qui troublent la nature dans ses opérations : ainsi degagée & rendue à elle-même, elle rétablit par ses propres forces les desordres qui la troubloient. L'on verra par la suite, & je m'en suis convaincu moi-même par le succès, que j'ai raison d'avancer ici avec confiance que j'ai enfin trouvé un de ces heureux remedes, qui sont capables de procurer en peu de temps, sûrement, & agréablement la santé, en détruisant ces cruelles maladies inveterées, opiniatres, & qui passent

pour incurables dans l'eſprit de preſque tous les Medecins. Ce remede m'a coûté de grands travaux, mais enfin je l'ai trouvé.

Les hypotheſes ne ſont pas le ſeul obſtacle qui empêche le progrès de la medecine. Le raiſonnement, quoi qu'utile & néceſſaire pour diſcerner les eſpeces de maladies, & les diſtinguer les unes d'avec les autres, a pourtant cet inconvenient; qu'un jeune homme paſſe ſa vie à étudier les Livres, où le raiſonnement brille le plus, il s'imagine aiſément être habile Medecin, & au-deſſus des autres à proportion qu'il eſt capable de donner plus de for-

ce à ſes raiſonnemens. Mais guerit-on les malades par le ſeul raiſonnement ? car en effet on ne ſçauroit guerir les maladies ſans raiſonner; mais il faut bien raiſonner, & des raiſonnemens paſſer à l'application. Ces Philoſophes medecins y ſont trompés à tous momens : La veritable connoiſſance de la nature leur échappe, parce qu'ils ne la conſultent pas. Ils ſont ſurpris que la nature n'ait pas operé, ſuivant la concluſion qu'ils avoient tiré de leurs principes. Ils ordonnent cependant en conſequence, & le ſuccès répond rarement à tant de doctrine ſi bien deduite, ſi ſolidement établie,

à ce qu'il leurs ſemble. C'eſt un excellent moyen pour ſe rendre agréable aux auditeurs ; mais ce n'en eſt pas un bon pour guerir. Hypocrate a défini le Medecin, non pas un homme habile à raiſonner, mais un homme habile à guerir : *medendi peritus*.

Le troiſiéme obſtacle que rencontre la Medecine eſt d'une part, la pareſſe naturelle à l'homme ; & d'une autre part l'étendue immenſe de la matiere medicale. Quelle apparence que la brieveté de la vie puiſſe lui permettre une recherche, à laquelle tous les hommes enſemble, & tous les ſiecles ne ſuffiroient pas. Fondé ſur une

si solide raison, il se contente d'étudier ce que ses ancêtres ont trouvé, ce qu'ils ont écrit, ou laissé par tradition; il s'en repose sur leur bonne foi, il applique, comme ils ont fait souvent fort au hazard les mêmes remedes; mais aussi avec très peu de succès. Voilà le train que suivent tous les hommes à l'égard des sciences. Si par hazard il s'éleve dans certains siecles de ces esprits sublimes & penetrans fort au dessus du commun; quelles peines n'ont-ils pas à faire goûter leurs nouvelles découvertes? Aquapendente n'osa divulguer en Italie, par la crainte de l'Inquisition, la

nouvelle doctrine de la circulation du ſang, qu'il avoit appriſe du Moine *Servite frà-Paolo*; il fut contraint de la communiquer en ſecret à Harvée, qui étoit alors ſon diſciple; mais de crainte qu'Harvée de retour en Angleterre ne s'en fit l'Auteur, comme cela arriva effectivement; il aprit cette nouvelle découverte à l'Ambaſſadeur d'Angleterre qui étoit alors à Veniſe: mais l'Ambaſſadeur occupé d'autres affaires laiſſa faire Harvée, qui éprouva lui-même beaucoup d'oppoſitions en Angleterre,) Païs de liberté s'il y en eût.) Galilée fut enfermé cinq ans dans les priſons de l'Inquiſition

pour avoir ſoutenu le ſyſtême de Copernic, & il fut obligé de ſe retracter de ſon opinion pour en ſortir. Le Pape Zacharie a condamné, comme heretiques, ceux qui diſoient qu'il y avoit des Antipodes : les Eſpagnols ſe ſont bien trouvés de n'avoir pas adheré à cette condamnation. Quelles contradictions n'éprouva pas Deſcartes, pour avoir oſé dire à tout le genre humain, que juſqu'à lui il étoit dans des erreurs groſſieres ſur pluſieurs points de Phyſique? C'étoit un Athée digne du feu. Combien a-t-il fallu de temps à l'Emetique pour ſe mettre en crédit? Fletri par un Arreſt

du Parlement, comme un poiſon, nous ſerions aujourd'hui privés de ce grand remede, s'il n'eut pas eû un ſuccès merveilleux en ſauvant la vie du feu Roy Loüis XIV. Comme les hommes ſont en general du même genie dans tous les climats de la terre : Quelles peines les Européens n'ont-ils pas eû pour détromper les Chinois, qui entêtés de leurs obſervations aſtronomiques les plus groſſieres, & les plus erronées, ne pouvoient s'imaginer qu'ils ſe fuſſent trompés depuis tant de ſiécles, ni que les Européens euſſent aſſez d'eſprit pour avoir mieux penſé qu'eux. Cette maladie

de l'eſprit de l'homme eſt univerſelle ſur toute ſorte de matieres. Un Medecin appliqué & uniquement occupé de la gueriſon des malades, travaille-t-il à trouver ou quelque nouvelle méthode, ou quelque nouveau remede ? des voix confuſes s'élevent de toutes parts qui crient, au *Charlatan*, à l'*Imposteur*. Les lettres de Guy-Patin, homme d'une ſorte de merite, ſont pleines de ces impertinens reproches ſur le fait de l'Emetique. Il faut avoüer qu'un homme a beſoin d'un courage, & d'une force d'ame peu commune, pour entreprendre de lutter contre les préjugez du Pu-

blic. Dieu m'a assez favorisé pour me faire trouver des remedes salutaires au genre humain ; j'espere qu'il me donnera assez de fermeté pour les soutenir, fondé sur leurs succès, aux dépens de ma fortune, & de ma vie.

L'étendue de la matiére medicale surpasse de beaucoup l'étendue de nos connoissances. Quel nouveau Salomon pourroit développer toutes les vertus des vegétaux ? Que de travaux, que de fatigues, que de dépenses! à quoi tout cela s'est-il terminé ? Mr. Denis Dodart le plus grand genie du dernier siécle, Pere de l'illustre Mr. Dodart premier Me-

decin de Sa Majesté Louis XV. a épuisé toutes les forces de l'industrie & de la pénetration de l'esprit humain sous les yeux, & sous la conduite de l'Académie des Sciences pour forcer la nature à reveler ses secrets, & les tresors qu'elle a renfermé dans les Plantes pour la conservation du Genre humain. Plus de 1500. Plantes mises à la torture en toutes maniéres n'ont servi qu'à décourager celui qui les sollicitoit si vivement; pour ainsi dire, de se laisser penétrer, & à lui en faire abandonner l'entreprise. Nous sommes dans une impossibilité morale d'aller plus loin, & quand même

par quelqu'heureux hazard l'on poufferoit à bout cette recherche, il faut convenir de bonne foi que l'utilité que la Medecine en retireroit feroit très mediocre. Il y a long-tems que l'on a remarqué que les travaux Chimiques, & l'action du feu font périr la vertu Medicale des Plantes & des animaux. L'on détruit une jufte proportion de leurs principes entr'eux, une doze mefurée inftituée par la nature, dont les malades peuvent retirer quelqu'utilité, tant que cette proportion fubfifte; mais dès que le feu l'a fait périr, ces Plantes ou ceffent d'être des remedes, ou acquierent

des qualitez étrangeres, bien differentes des naturelles. Le Sené, par exemple, purge bien dans l'etat où nous le recevons des mains de la nature : si l'on en sépare les principes par l'Analyse chymique, c'est-à-dire, l'eau la terre, le soufre & le sel, il ne purge plus, ni separé, ni réüni : le sel devient diuretique ; le soufre ne purge plus, ou peu, & avec douleur, & danger d'inflammations : le grand homme, dont je viens de parler, étoit si persuadé que le feu ruine tout, & forme de nouveaux composés, qu'il ne se servoit point du feu pour analyser ses plantes, mais de diffé-

rens mélanges de ſels pour en tirer des teintures; nonobſtant tant de ſages précautions, tous ces travaux ſont devenus inutiles. La Medecine n'en a pas été plus enrichie: elle s'en eſt tenue à un tres petit nombre de plantes uſuelles, ou qu'elle avoit reçûë de la main des Barbares, comme le Sené, la Rubarbe, le Mecoacham, la Scamonee, la Salſe-pareille, le Guaïac, le kinkina, &c. ou que le pur hazard lui a fait reconnoître, comme le Mercure, &c. Tout ceci nous ſervira à éclaircir une queſtion importante, ſçavoir ſi les remedes tirés des vegetaux & des animaux, ſont preferables

bles à ceux que l'on tire des mineraux & des metaux : ceux-ci ſemblent à tous égards meriter la preference. La maniere dont vivent les hommes, particulierement dans les grandes villes, les liqueurs fortes, dont le miſerable & funeſte uſage ſe multiplie tous les jours; tant d'eſpeces de boiſſons inconnuës à nos peres, faites avec des drogues apportées des extrêmités de l'Univers, tant de ragouts faits avec d'autres ingrediens nés dans les climats les plus reculés, des viandes ſucculantes, des vins exquis : l'art pernicieux des cuiſiniers, qu'on pourroit appeller à juſte titre d'agrea-

bles empoiſonneurs ; une vie molle & languiſſante, preſque létargique, que menent les perſonnes riches, jointe à des paſſions effrenées : tout cela réüni, donne naiſſance à tant d'eſpeces de maladies nouvelles, ou par le fonds, ou par de nouveaux aſſemblages de ſymptômes qu'on peut hardiment aſſurer, que les anciens livres de Medecine ne nous ſervent preſque plus de rien, tant la face des maladies a changé, tant elles deviennent rebelles. La ſimplicité des préparations anciennes des remedes n'a plus de force pour vaincre l'opiniatreté de ces nouveaux monſtres nés pour la deſtruction

ction du genre humain. Et n'eſt-ce pas là pourquoi ces anciennes preparations avec leſquelles les Hypocrates, les Galiens, les Oribaſes, les Aretæus, les Trallianus, faiſoient tant de miracles de l'art, ont ceſſé d'être en uſage, & ſont tombées dans l'oubli? Les hommes attentifs aux malheurs, qu'ils ſe procurent ſouvent bien volontairement, ont ſenti la foibleſſe des ſecours, dont nos anciens ſe trouvoient ſi bien. C'eſt une choſe digne de remarque, que depuis que les extrêmités de l'Aſie avec ſes richeſſes, & l'Amerique entiere avec ſes treſors ont été découvertes, les hommes d'Europe vaincus

par les delices de ces nouveaux climats, (*in tiberim defluxit Orontes*) ont commencé de rechercher des remedes dans les Mineraux & dans les Métaux, les plantes & les animaux n'ayans plus la force de deraciner les maux, qu'a produit un luxe outré qui a inondé toutes les nations de l'Europe, & qui tire son origine des biens & des tresors venus des Indes avant le tems de leur découverte, qui fut en 1494. l'on ignoroit en Medecine l'usage du Mercure, de l'Antimoine, du Vitriol, &c. Jamais l'on n'a cultivé la Chymie avec plus de soin, parce qu'on a senti que jamais on n'en avoit eu tant de besoin. La preuve de ceci est

évidente : Les Indiens d'Aſie, & les Indiens d'Amerique, ſe contentent, comme faiſoient autrefois nos Peres, des drogues ſimples que la terre leur fournit : elles leurs ſuffiſent; ils n'uſent pas même volontiers des nôtres, c'eſt à-dire, de nos préparations chymiques, qu'ils trouvent trop fortes pour eux, & dont ils n'ont pas effectivement beſoin : la ſimplicité de leur nourriture n'engendrant point en eux ces maladies accompagnées de tant de ſymptômes ſi feroces, & ſi difficiles à enlever. Les humeurs chargées d'une quantité exceſſive de ſoufre des Alimens, deviennent d'une viſcoſité, qui approche de la col-

le forte : les ſels mettent en convulſion les membranes, leur quantité irritant le genre nerveux, les inflammations s'en enſuivent. Le mouvement tonique des parties ſolides eſt intercepté, les humeurs croupiſſent, toutes les fonctions languiſſent; il ſe forme de toutes parts des obſtructions, que les remedes les plus actifs ont bien de la peine à détruire, & contre leſquels ils uſent quelquefois inutilement leurs forces. Mais éclairciſſons plus au long cette matiere.

Si l'on n'en excepte la peſte, toutes les maladies qui y ont du rapport; il n'y en a point, ſoit aiguë, ſoit chronique, qui ne ſorte du même principe;

ſavoir, de l'épaiſſiſſement des liqueurs. Comme ces liqueurs ne ſont dans leur premiere origine que des gelées des animaux, dont nous nous nourriſſons; il ne faut pas s'étonner ſi elles ſont ſi diſpoſées à ſe coaguler. Tandis que les ſels & les ſoufres des alimens nagent dans le liquide, & que ces mêmes ſels & ces ſouffres ſont diviſés, & pour ainſi dire, tenus en fuſion par le mouvement élaſtique des ſolides, les liquides coulent dans les tuyaux, avec toute liberté : toutes les fonctions ſe font avec facilité, & l'animal joüit d'une ſanté parfaite : elle s'altere bien vîte, dès que ces mouvemens des liquides &

des ſolides augmentent ou diminuent. Les différens degrez d'épaiſſeur, ou de liquidité du ſang, & des humeurs, dépendent des variations de ces mouvemens, auſſi-bien que la ſanté & la maladie: le plus ou le moins en fait toute la difference, & la même cauſe produit des ſymptômes accidentellement differens dans les maladies aiguës & dans les chroniques: les fonctions ſont plus ou moins vigoureuſes, les parties ſe meuvent avec plus ou moins de force. Si les ſimptômes ſont violens, il ſe forme une maladie aiguë: s'ils ſont moins vehemens, la maladie prend le caractere de chronique. Un exemple developera

la verité de cette doctrine. Dans l'apoplexie, le ſang eſt d'une épaiſſeur extrême : elle eſt bien moindre dans l'hydropiſie, & dans l'épilepſie : la griéveté des ſymptômes augmente conſiderablement à raiſon des parties, dans leſquelles croupiſſent les liquides épaiſſis : dans la tête, ils forment une maladie mortelle, & quand ils ſe répandent de la tête ſur les membres, ſans que leur épaiſſeur diminuë, ils occaſionnent la paralyſie, qui ſouvent laiſſe vivre pendant pluſieurs années. Le même principe eſt donc capable de produire une maladie aiguë, & une maladie qui ne l'eſt pas. Le lait, à proportion de la for-

ce des acides que l'on y mêle, se caille plus ou moins promptement, & le petit lait dans lequel ce caillé se resout à diverses saveurs: même chose arrive précisement au sang de même nature que le lait, selon l'efficacité des fermens étrangers; ce sang se coagule en cent manieres differentes, ou lentement, ou promptement. Les fonctions suivent exactement ces varietés, d'où il se forme des maladies lentes ou aiguës qui representent dans leurs symptômes, les divers caracteres des fermens, & qui se varient en suivant la tissure, la situation, & la figure de chaque partie du corps. Le ferment vitié qui produit le mal

de tête dans la fiévre, transporté sur les autres parties, y donne un sentiment douloureux plus ou moins vif à proportion de leur dureté ou de leur molesse, ou de leurs liaisons avec les autres parties, ou voisines, ou plus éloignées : voilà le Mechanisme qui s'observe dans les maladies aiguës: le même produit les maladies chroniques; toute leur différence n'est qu'accidételle. Si le ferment vitié est tellement lent, qu'il ne puisse se developper que d'une maniere insensible, & après plusieurs mois, quelquefois même après plusieurs années : le mouvement tonique des parties solides, suivra exactement le progrès de ce

ferment, dont on commencera à s'appercevoir. Le ſcorbut nous peut ſervir d'exemple, les chairs ſalées, ou fumées, l'air ſalé de la mer, jettent peu à peu une ſalure dans le ſang, qui par dégrés monte à une telle acreté, que ſemblable à l'eau forte, elle ronge les chairs & les os. La phtiſie ſuit le même mechaniſme, quoique produite par d'autres cauſes: l'hydropiſie eſt de même, à la difference, que les malades ne laiſſent pas de languir longtemps après la diſſolution de leur ſang, au lieu que la ſeroſité devient ſi acre dans le ſcorbut, & dans la phtiſie, qu'elle fait perir promptement le malade. C'eſt la loi de la natu-

re, que nos liqueurs coagulées par quelque ferment vitié, se dissolvent de nouveau; (ce qu'on remarque dans le lait) mais elles ne reviennent pas pour cela à leur premiere nature. La serosité qui suit cette dissolution, acquiert de nouvelles saveurs diversement vitiées; le petit lait dans lequel le caillé s'est resout, est tout d'une autre nature que le lait même. Dans l'apoplexie, les humeurs sont d'un caractere tout different de celles des scorbutiques & des Phtisiques; extravasées dans la tête, où ne pouvant se dégager des tuyaux qui les contiennent, elles accablent, elles oppriment par leur poids & par leur

quantité, le principe des fonctions, & par ce moïen tuent promptement; mais si elles se peuvent dégager de la tête, & couler dans les membres, elles y produisent par leur viscosité la paralysie, qui communément est sans douleur, ce qui fait juger que ces humeurs ne pechent pas par acreté; dans le rumatisme, elle est moins violente que dans le scorbut, dans la phtisie, dans la grosse verole, &c. mais elle l'est plus que dans l'apoplexie, dans l'hydropisie, &c. Le vin, selon le terrain qui le produit, selon les degrez de fermentation, ou la maniere des analyses, dont on se sert pour en tirer des liqueurs, en donne

de fort differentes. Celles qu'on tire d'un vin vigoureux ; tiennent de sa nature ; un vin foible, ne peut donner une liqueur spiritueuse bien vive. Le vin qui se gâte, degenere en cent sortes de saveurs vitiées toutes differentes.

Nous avons dit que la peste seule, & les maladies pestilentielles doivent être exceptées de cette régle generale de coagulation, suivie d'une dissolution, quoique cependant l'on ait remarqué dans l'Amerique, & dans les Indes Orientales (que la peste desole souvent,) que cette même régle y est observée ; mais aussi, il arrive que dans la fievre pestilentielle, le poulx est inuti-

le pour la decouvrir : car il eſt tout ſemblable quelquefois au poulx naturel & de ſanté : il faut dire que le venin ou ferment peſtilentiel eſt tel, que dès qu'il eſt infuſé dans le ſang, il en ronge les filamens tres promptement, parce qu'il eſt tres cauſtique: ce ſang n'eſt plus qu'une maſſe d'une ſeroſité tres acre, & brulante, comme le charbon peſtilentiel en eſt une preuve. La generation de ce funeſte abcès, ſe fait par une nouvelle coagulation du ſang, qui s'amaſſe en grumeaux deçà & delà, parce que ſes principes ſont totalement ruinés, & ſans reſſource. Cette maſſe de ſeroſité acre & brulante, porte le feu par tout,

& comme elle n'eſt que trop liquide (car dans l'état naturel le ſang doit être d'une certaine épaiſſeur) elle n'oppoſe au cœur & aux arteres aucune reſiſtance ; ils la pouſſent avec toute facilité, & c'eſt la raiſon pourquoi le poulx eſt ſouvent ſemblable au naturel dans la peſte, & dans les maladies peſtilentielles; & c'eſt un ſigne infaillible de mort; les principes du ſang ne pouvant plus être rétablis.

De tout cela, il s'enſuit que les liquides chargés de parties heterogenes, acides, acres, & d'une grande activité produiſent des maladies aiguës, frequentes dans les regions chaudes, dont l'air eſt chargé d'un

nitre ſubtil, & qui fourniſſent des alimens très ſpiritueux: d'autres genres de maladies arrivent dans les regions, dont l'air eſt plus épais. Les alimens y ſont d'un mauvais ſuc: l'air lui-même eſt chargé de broüillards & de frimats. Le ferment vitié que toutes ces choſes, & cent autres fourniſſent, n'eſt que d'une mediocre activité, il ne ſe dévelope dans le ſang qu'avec beaucoup de lenteur : & voilà l'origine des maladies chroniques.

Cette doctrine eſt bien éloignée d'être une hypotheſe; c'eſt l'hiſtoire même de la nature, dont il y a autant de preuves que de ſymptômes des

des maladies aiguës & des chroniques. Les pesanteurs, les douleurs de tête, d'estomach, de tous les membres, les difficultés de la respiration, d'urine, de se mouvoir, démontrent clairement que la circulation n'est pas libre, qu'il y a des obstructions & des embarras dans les conduits, qu'ils sont pleins d'humeurs visqueuses & tenaces, ou de lymphe cruë, qui ne peut s'assimiller avec le sang.

La difficulté de se mouvoir: qui ordinairement est le premier symptôme, dont un malade s'apperçoit, & qui ne se manifeste qu'après un long tems dans une maladie chronique, ne demontre-t-elle pas

toute ſeule la verité de nôtre doctrine, de l'épaiſiſſement des liqueurs, auquel pluſieurs autres choſes concourent ? les alimens, l'air que nous reſpirons, les vices des ſolides, la vie oiſive, les paſſions. Mais il me ſuffit d'indiquer ici les ſources generales de nos maladies ; un plus grand détail deviendroit un Livre. Si le Public honore de ſon approbation cet eſſai, l'on pourra dans la ſuite s'engager à expliquer les grandes maladies, en ſuivant le plan general que nous en venons de donner.

Il eſt tems preſentement de démontrer que les ſeuls Métaux & Mineraux, ſont les ſources des veritables reme-

des des grandes maladies. L'exemple de plusieurs grands Chymistes m'a engagé à y donner mon application : mes travaux, ou si l'on veut, mon bonheur m'a fait trouver certain nombre de remedes, du succès desquels l'expérience que j'en ai tant de fois réïteree, doit assurer le Public ; comme elle m'a convaincu le premier de leur bonté, & que l'art jusqu'ici n'en a pas fourni de meilleurs. Sans entrer dans une discussion peu utile sur la generation des métaux, dont l'on ne peut rien assurer de bien certain, tous les Chymistes conviennent que leur principe dominant est le soufre : qu'il se rencontre dans

l'eau & dans le fer, en une plus grande quantité que dans les autres métaux. L'on prétend que ce soufre est plein d'acides : qu'une verge de fer plongée dans l'or fondu est rongée par l'acide de l'or : que l'acide du fer le change tout en roüille. L'étain est si chargé d'acides, qu'étant mêlé avec le Salpêtre, il jette des flammes quand on l'agite. C'est ce soufre qui communique à la langue une saveur aigre & vitriolique ; que tous les métaux communiquent. Ce soufre parfaitement fixé forme les métaux parfaits, comme l'or & l'argent : s'il est moins fixé les metaux sont plus mols, comme le plomb

& l'étain qui se fondent si facilement. Les Chymistes ajoûtent au soufre une terre métallique; qu'ils nomment Mercure. Quand le soufre abonde dans un métail, & qu'il y a peu de Mercure, le métail est très dur, & très difficile à fondre; mais il rougit facilement au feu. Le plomb à raison d'un acide abondant qui y domine, s'unit facilement aux métaux tendres, comme le cuivre, le fer, l'etain, qu'il ronge & absorbe : c'est par cette voye qu'on separe ces métaux tendres de l'or & de l'argent, quand ils s'y trouvent mêlés. Sans pousser plus loin ces recherches, il faut convenir que les métaux sont

dans leur genre, l'opération la plus parfaite de la nature : que le ſoufre qui en fait l'ame eſt très digeré, d'une ſubtilité, & d'une penetration admirable, le fer & le cuivre mille fois fondus jettent la derniere, comme la premiere fois, une odeur penetrante : leur vertu eſt, pour ainſi dire, inépuiſable. C'eſt ce qui a fait dire aux anciens Chymiſtes, Paracelſe, Vanhelmont, Baſile Valentin, qu'ils agiſſent par irradation, & preſque par leur ſeule preſence ; en effet ils communiquent leur teinture ſans rien perdre ſenſiblement de leur poids, de leur odeur & de leur vertu. Quelques grains de Crocus-

Martis donnés dans la jaunisse à une fille cachectique, languissante, dont le poulx est presque imperceptible, font cause qu'en moins d'une heure ce poulx, s'éleve & devient vigoureux. D'où procede un tel changement, sinon d'un soufre subtil infusé dans le sang avec le chyle? les Eaux-Minerales, non seulement ne gelent point, mais même fument toûjours, & quelques-unes sont d'une chaleur intolerable; telles sont les Eaux de Balaruc qui donnent une teinture rouge à la teinture des fleurs de Mauve: elles dissolvent le blanc d'œuf sans paroître visqueuses: ces Eaux-Minerales qui se ren-

contrent en plusieurs Pays, sont comme des teintures naturelles, qui se font dans les entrailles de la terre. Soit les naturelles, soit les artificielles, quand on a trouvé le secret de les bien faire, elles portent dans le sang un soufre anodin qui en détruit l'acide vitié & étranger, resout les coagulations qu'il occasionnoit. La terre Metallique du fer toute seule, leve les obstructions en absorbant les acides fixes qui dominent dans la jaunisse, & dans les pâles couleurs. Ces teintures si precieuses des métaux, ne sont pas le produit des opérations ordinaires de la Chymie. Ce qui paroît teinture, n'est qu'une division gros-

grossiere des parties integrantes du métail, réunies & fondues, elles reprennent leur premiere forme. Ce ne sont point de celles là, qui ne sont que des impostures, dont nous nous flattons d'avoir trouvé le secret. D'habiles Chymistes ont trouvé le moyen de tirer de l'Or, une huile tres rouge qui nage sur l'eau : d'autres en ont tiré une semblable du Cuivre.

M. Bayle avoit trouvé le secret de separer le Mercure de l'Or & de l'Argent par le moyen des Alkali fixes, comme le Sel de Tartre, & le Sel Armoniac.

Les Sels mineraux ; comme le Vitriol, le Salpetre, le Sel

commun, auſſi bien que les Mineraux, qui participent du métail, comme l'Antimoine, le Mercure, & les métaux conviennent tous entr'eux dans un point. C'eſt qu'ils ſont, pour ainſi dire, le dernier effort qu'ait fait la nature qui a ramaſſé en eux, & dans un petit volume des vertus preſque infinies & inépuiſables. La vertu des vegetaux & des animaux eſt bien moindre & plus facile à ſe diſſiper, parce que leurs ſels & leurs ſoufres ſont bien plus mobiles, & ne ſont pas concentrés dans un petit eſpace. Un ſeul grain de Vitriol eſt capable de donner une ſaveur ſenſible à 22000 gouttes d'Eau. La Pilule per-

petuelle, les gobelets faits d'Antimoine, & le Mercure, communiquent leur vertu ſans diminution ſenſible ; & une très-petite quantité de ces matieres, eſt capable d'imprégner pluſieurs tonneaux de vin ou d'eau. Ces Obſervations ſi connues de tous les Chymiſtes, nous conduiſent à aſſurer avec juſtice, que rien n'eſt ſi puiſſant que les Métaux & les Mineraux pour diſſoudre les liqueurs de nos corps, quand elles ſont trop épaiſſies : état funeſte pour nous, puiſqu'il eſt la ſource generale de toutes nos maladies & de la mort. Nous laiſſons à d'autres, la recherche des premiers principes élé-

mentaires dont tous ces corps ſont formés. Il ſuffit au Medecin Spagirique, que le Sel & le Soufre ſe tirent toujours conſtamment de ces corps: que ce ſont eux qui font une impreſſion ſenſible ſur nos humeurs & ſur nos ſens. Les quatre Sels mineraux, ſavoir le Sel commun, le Salpêtre, le Vitriol & l'Alun, ſe fondent dans l'eau. Tous les quatre ne ſont que le même Sel acide qui a pris diverſes formes, ſuivant la tiſſure & la varieté des matieres qui leur ſervent de matrice, avec leſquelles ils ſe ſont unis & corporifiés : de-là viennent leurs differentes ſaveurs. L'eſprit d'Alun & de Vitriol ſont parfaitement

ſemblables, & les autres ne different que du plus au moins. Si l'on pouvoit entierement dépouiller ces eſprirs de leurs terres, on ne pourroit pas les diſtinguer. C'eſt ce qui nous fait juger, que Van helmont avoit raiſon de dire, que le principe univerſel de ces Sels nage dans les eaux. C'eſt un Sel acide, l'unique Sel de la nature, qui ne tire ſes differences que des corps qui lui ſont unis, d'ou vient que l'on en trouve de differens ſelon les terres, & quelquefois pluſieurs mêlés enſemble. Le feu des Chymiſtes les altere tellement, que ce n'eſt plus une production de la Nature, mais de l'Art; par-

ce que les Soufres volatils s'u-nissent si intimement avec des terres poreuses, qu'il s'en fait un nouveau Mixte. Le Choux qui sert d'aliment, donne pré-cisément le même sel par le feu chymique, que le *Solanum furiosum*, qui est un poison. Les productions du moust qui n'a pas fermenté, & celles du vin qui a fermenté, sont bien differentes; elles le sont en-core suivant les dégrés du feu qu'on y employe pour les ti-rer. Le bois exposé à l'air, ne donne que de la fumée & des cendres quand on le brûle: mais quand on le distille par la Retorte, il donne de l'huile, des esprits, une liqueur acide, une eau insipide & du char-

bon. Tous les Mixtes souffrent des altérations infinies, selon une varieté infinie de circonstances qui se rencontrent. L'on ne peut tirer aucun sel du bois pourri, parce que le sel qui y étoit s'est dissipé, ayant été fondu par les humidités de l'air. Les Chymistes les plus instruits conviennent que les Sels des Plantes ne sont que des Sels mineraux, & qu'il n'y a que très-peu de difference entre les uns & les autres. Les seuls Soufres & Sels des Mixtes sont actifs; leur terre est passive. Les Sels Fossiles sont pleins de sel acide, mêlés avec une portion de soufre, de terre & de sel fixe. La Nature ne produit point

de Sels Alkali ; c'eſt uniquement le feu qui les produit : ce feu par ſon agitation violente, briſe les angles d'un corps ; il le crible par l'inſinuation des pointes qui ſortent de lui comme des torrens, juſqu'à ce qu'elles paſſent & repaſſent ſans réſiſtance par ces routes qu'elles ſe ſont frayées. Alors elles ſoutiennent ſans aucune nouvelle altération tous les efforts & toute l'impetuoſité du feu, à moins qu'on ne le pouſſe juſqu'à ſon dernier degré de violence:alors ces Sels alkali ſont entierement briſés, & enfin ils ſe vitrifient, ce qui eſt le dernier terme de la force du feu. Les Sels Foſſiles ſont toujours

mêlés d'une terre dont on ne peut les dépouiller parfaitement ; leurs acides ſont des pointes chargées de ſoufres. Les Sels urineux ſont comme des éponges qui retiennent quelque partie du Sel acide, mêlée avec l'huile fœtide. Les Sels *lixiviels* ne contiennent que l'Acide que le feu n'a pû enlever. Le Sel ſalé eſt un composé de ſel acide volatil, & d'acide fixe. Pour faire artificiellement du Salpêtre, du Sel, du Vitriol, il ſuffit de mêler avec le ſel de Tartre de l'eſprit de Salpêtre, de Sel ou de Vitriol, mixtes composés de Sels en partie volatils, en partie fixes. Quand on mêle ces eſprits avec le ſel de Tartre,

il ſe fait une ſi forte efferveſcence, qu'elle briſe les particules du métail qui ſe rencontre. Plus le ſoufre dont les ſels ſont armes, eſt groſſier, & plus ils font d'efforts violens ſur les corps qu'ils rencontrent: c'eſt ce qui paroît clairement dans l'eſprit de Salpêtre. Si au contraire le ſoufre eſt plus ſubtil, ces ſels s'inſinuent dans les plus petits pores de l'or, par exemple: c'eſt ce que l'on remarque dans l'eſprit de Sel. Ces ſels fixes, par le travail réiteré du Chimiſte, deviennent volatils; ou bien en y ajoûtant des Sels urineux qui abſorbent ces Sels acides, forcent la terre qui les tenoit envelopés, de ſe préci-

piter, & de ce mélange se forme le sel que l'on appelle Sel salé, qui par le moyen du feu devient un sel volatil concret. Les Mineraux contiennent un Sel urineux, qui tantôt est semblable au sel que l'on tire des Plantes, tantôt à celui que l'on tire des animaux. L'esprit de Sel, par exemple, mêlé avec le sel de quelque vegetal, forme un Sel Armoniac. Les Séls d'Alun & de Borax sentent l'urine. Les Sels d'Alun mêlés avec les sels fixes des Plantes; les sels de Borax mêlés avec les sels lixiviels des Mineraux, deviennent des Sels volatils concrets, de la même maniere que le sel d'urine change tous les Sels acides en Sel Armoniac.

Il y a du Sel dans le centre le plus interieur de tous les corps;tous en donnent quand on ſait les manier. L'eau la plus nette donne par diſtillation un ſel cubique de la ſaveur du ſoufre marin, & un ſoufre inflammable. *Borrichius* a tiré de l'or broyé ſans relâche dans un mortier de verre pendant un mois, avec une ſimple eau diſtillée, & ſans l'aide du feu, ni d'aucun diſſolvant corroſif, une poudre noire qui n'étoit plus réductible en or, laquelle donnoit un peu de ſel picquant & criſtallin. Le Plomb, le Cuivre, l'Argent, l'Etain traités de la même maniere, mais dans un moindre eſpace de temps, ont

donné de même des Poudres. Celle du Plomb étoit blanche, ſemblable à de la craye blanche; ſon ſel étoit de couleur jaune, d'une ſaveur âcre & de diverſes figures. La poudre de l'Etain étoit fort ſemblable à celle de l'or. La poudre de l'argent étoit de couleur cendrée; celle du cuivre de couleur jaunâtre. Toutes ces Poudres, excepté celles du Cuivre & du Plomb, ne purent jamais reprendre leur premiere forme de métail, quelqu'adreſſe, & quelque degré de feu qu'on employât. Il s'enſuit qu'il y a donc dans les Métaux un veritable Sel que l'on ne peut déveloper que par beaucoup de travail, parce

qu'il eſt concentré, & intimement lié avec les autres principes des Métaux. Le Mercure traité de là même maniere par une longue trituration, n'a pas donné la moindre marque qu'il contint du ſel; mais il en a donné en y plongeant un lame de fer dans un vaſe très-exactement bouché, expoſé au grand Soleil d'Eté pendant trois mois : le fer ſe rouille, ce qui ne peut arriver que par un ſel volatil du Mercure qui l'a rongé.

Les Sels empruntent leur force & leur activité des Soufres qui diverſifient les ſels, & les determinent. Les Soufres ſont compoſés de particules crochues, branchues, flexibles

& capables de reſſort : c'eſt ce qui fait qu'elles ont peine à ſe ſéparer les unes des autres, & à ſe mêler avec les liquides de nature differente ; elles con-ſervent long-tems le mouve-ment qui leur eſt communi-qué. Cependant ces Soufrres ſemblent tirer leur origine des Acides, ſelon diverſes combinaiſons. Le Soufre commun fournit de l'acide en quantité. Les parties ſalines de certains Mineraux & Mé-taux, comme le Fer, ſe chan-gent facilement en ſoufre ; & ce ſoufre ſe mêle facile-ment avec des diſſolvans ſa-lins, parce qu'ils ſont de mê-me nature que lui. L'odeur & la flamme qui ſentent le Sou-

fre, & qui ſortent des Métaux expoſés au feu, démontrent aſſez qu'il y abonde. Le Cuivre jetté & rougi au feu cent fois, jette la derniere comme la premiere fois, une odeur de ſoufre. L'Etain mêlé avec le Salpêtre jetté au feu, fait une grande détonation, & jette une grande flamme bleue, La limaille de fer jettée ſur la flamme d'une chandelle, produit des étincelles; mêlée avec du ſoufre commun, enfoncée en terre à quelques pieds, arroſée d'eau, elle prend tellement feu, que les flammes en ſortent avec bruit, comme d'un Volcan. Le même phœnomene arrive quand on jette du charbon en poudre

dre ſur la même limaille fondue par un miroir ardent. L'on fait un Vitriol artificiel en mêlant de la limaille avec l'eſprit de vitriol, & ce mêlange diſtillé donne une liqueur qui jette une odeur de ſoufre pendant pluſieurs mois. Quand on diſſout le fer, il s'en éleve des vapeurs qui s'enflamment facilement, & cette flamme dure même aſſez long-tems. Ce Métail mêlé & fondu avec le cuivre par un miroir ardent, jette beaucoup d'étincelles : il n'en jette point du tout fondu avec l'argent, parce que celui-ci eſt le moins ſulphureux de tous les Métaux : fondu avec l'Or & l'Etain, il n'étincelle pas da-

vantage que s'il étoit fondu tout ſeul; & ceci donne lieu de conjecturer que le Soufre de l'Etain eſt de même nature que celui de l'Or, & qu'il n'eſt pas inflammable. Borrichius aſſure avoir réduit l'Or par une trituration de quatorze jours, en une poudre griſe qui n'eſt plus réductible en Or; il ajoûte qu'il a tiré à grand feu de cette poudre par la diſtilation, une liqueur, mais en petite quantité, d'un rouge le plus vif, que l'on peut avec bien plus de juſtice appeller le veritable Or potable, que tant de teintures groſſieres qui ſe ſentent beaucoup de l'impoſture. La couleur de ces gouttes, leur odeur de ſoufre nous

démontrent clairement que l'Or abonde en ſoufre, mais en ſoufre qui eſt bien plus cuit & plus digeré que celui de tous les autres Métaux, dont la tiſſure plus lâche que la ſienne, les rend moins peſans. Leur Soufre fixe eſt impur, parce qu'il eſt mêlé de pluſieurs ſoufres métalliques bitumineux, de pluſieurs terres, & de parties ſalines, qui ne ſe lient pas exactement enſemble, & ne peuvent ſouffrir long-tems l'impetuoſité du feu. Cependant le ſoufre du Cuivre n'eſt pas extrêmement different du ſoufre de l'Or & de celui de l'Argent; car il ſe lie facilement avec l'un & l'autre.

Les Soufres des Mineraux

ne ſont pas parfaitement ſemblables aux ſoufres des Métaux : ceux-ci ſont bien plus fixes & plus tenaces. Le Soufre du Salpêtre approche de fort près de celui des Vegetaux. Le Vitriol contient du ſoufre commun, & l'Alun un ſoufre bitumineux ; le Sel marin & le Sel Gemme, un ſoufre mineral ; les ſaveurs & les effets que produiſent tous ces Sels, en ſont des preuves. Le Sel Gemme diſſous par les eaux qui ſe trouvent dans l'interieur de la terre, ſe mêle avec les ſoufres des Métaux, & s'y lie ſi fortement, qu'on ne peut par aucun artifice l'en ſéparer. Ce Sel porté par les Fleuves dans la Mer, s'appelle

Sel Marin. Le Soufre bitumineux mêlé de beaucoup de terre qui l'empèche de ſe lier étroitemeut avec les ſels, n'eſt pas ſi ſuſceptible de mouvement que les autres Soufres: c'eſt ce qui le rend incapable de diſſoudre de lui-même aucune matiere métallique, à moins qu'il ne ſoit mêlé & aidé par quelque Soufre animal, vegetal, ou mineral: car alors il eſt capable de s'inſinuer dans tous les Métaux. L'eſprit de Vitriol ne pourroit tout ſeul pénétrer l'Argent, ſi l'eſprit de Salpêtre ne lui communiquoit du mouvement. Le Soufre métallique dont la tiſſure eſt plus preſſée & plus ferme que celle des autres ſou-

fres, ſoutient les efforts du feu bien plus long-tems ſans y ceder, que les autres ſoufres, qui préſentant aux torrens des flammes une ſurface d'une plus grande étendue, s'en laiſſent pénétrer bien plus vîte, & s'envolent en l'air. Le ſoufre prend feu, parce qu'il eſt un compoſé d'huile mêlé d'acide. La Réſine qui réſulte du mélange de l'eſprit de Salpêtre avec l'huile de Canelle, eſt bien plus inflammable que l'eſprit de Salpêtre ou l'huile de Canelle ſéparés. Diviſez la partie acide du ſoufre commun, d'avec la partie huileuſe, expoſez cette partie huileuſe à la flamme d'une chandelle, elle pétillera ſeulement

ſans s'allumer, & elle ne peut brûler à moins qu'on ne la jette ſur des charbons très-ardens : alors l'acide du bois remplace l'acide du ſoufre qui en avoit été enlevé. Les ſoufres des Métaux & des Mineraux avec leurs Sels, ſont d'une très-grande force pour diſſoudre toute ſorte de corps, ſoit que ces ſels & ces ſoufres ſoient réunis, ſoit qu'ils ſoient ſéparés. Les Diſſolvans tirés des Vegetaux, ſont bien plus foibles : l'on peut même aſſurer, qu'ils empruntent toutes leurs forces des Sels Mineraux, qui paſſent dans leur ſubſtance avec leur ſuc nourricier, pendant que le vegetal eſt attaché à la terre par ſes

racines. Les Diſſolvans acides & ſulfureux ſont l'Eau-forte, l'Eau regale, l'Eſprit de Vitriol, de Salpêtre, d'Alun, de Verd-de-gris, & autres liqueurs. La Chymie apprend à adoucir leur violente âcreté: ſoit en les dépouillant de leurs parties cauſtiques, lorſqu'à force de travail elle briſe leur tiſſure, ou qu'elle la tempere par le mélange de quelque matiere étrangere. Les Maîtres de l'Art ſavent enlever ce qu'il y auroit de nuiſible dans le ſoufre du Cuivre, de l'Huile de Vitriol, de l'Eſprit de Sel, de Salpêtre, de l'Alun, de l'Antimoine, du Soufre de l'Arſenic, du Sublimé corroſif, le plus puiſſant de tous les

Poiſons

Poiſons fait avec le Mercure. Sortis des mains d'un habile Chymiſte, ils ne peuvent plus nuire à la tiſſure tendre & délicate du corps humain, il ne leur reſte de force qu'autant qu'il leur en faut pour exciter la vigueur des ſolides & des liquides; engourdie, pour rétablir par ce moyen les fonctions languiſſantes, & parconſéquent la ſanté.

Il nous ſemble que ces notions des vertus des Métaux & des Mineraux, ſuffiſent pour faire entrer le Lecteur dans nos idées, & pour le convaincre que l'on ne peut raiſonnablement chercher ailleurs d'efficaces ſecours, contre une multitude d'affreuſes

maladies qui nous attaquent, & qui ſouvent font le deſeſpoir, & du malade, & du Medecin, qui content d'avoir reçû ſa ſcience de ſes Peres, eſt très ſatisfait de lui-même ſi ſes malades meurent dans les régles qu'il a appriſes, par une tradition très ignorante. C'étoit une maladie au deſſus de toutes ſortes de remedes; l'on n'a rien oublié pour ſauver le malade; & tous les efforts de l'Art ne pouvoient aller plus loin. Eſt-il poſſible que pendant que tous Arts ſe perfectionnent dans un ſiecle ſi éclairé & ſi laborieux, le ſeul Art le plus neceſſaire à l'homme, demeure chargé de cet opprobre? Qu'il ne puiſſe a-

vancer d'un ſeul pas vers une plus grande perfection. Si je me flatte en vain, & ſi je ſuis dans l'erreur; pluſieurs heureux ſuccès m'y ont jetté malgré moi. En effet comment ne ſe pas livrer à l'évidence d'une experience ſoûtenue & ſuivie? Mais pour developper de plus en plus ces puiſſantes vertus de Métaux & des Mineraux; tâchons d'en faire l'application aux maladies les plus cruelles, & les plus opiniâtres. Du moins le Lecteur ſentira-t-il, que ſi je me ſuis quelquefois preſenté pour guerir ces maladies abandonnées par d'autres Medecins, ce n'eſt pas tout-à-fait ſans connoiſſance de cauſe.

Il n'y a qu'une loy dans la nature, les variations infinies qu'elle reçoit font ses différences. Les digestions, les dissolutions, les coagulations, les precipitations, qui se font dans le corps, imitenr de fort près ces mêmes operations, qui se passent dans la Chymie. Les coagulations qui forment les maladies chroniques sont trop fermes, & trop tenaces, pour ceder aux dissolvans de l'estomac, qui suffisent pour fondre les alimens, & qui sont trop foibles pour dissoudre des liquides très visqueux : Les dissolvans eux-mêmes, sont ordinairement infectés de ce vice, & les solides se relâchenr, leur vertu de ressort, dimi-

nuant à proportion qu'elle cesse d'être soûtenue & animée par des liquides spiritueux. Les alimens par une suite necessaire, ne se changent plus qu'en une espece de bouillie gluante, au lieu d'un chyle liquide subtil & spiritueux. Les forces qui diminuent chaque jour, ne donnent pas plus d'esperance. Il est vray que la santé se rétablit quelquefois par le choix de bons alimens, par le changement de l'air, par une diete bien mesurée; mais il faut aussi convenir de bonne foi, que tous ces secours sont bien souvent trop foibles, & qu'il y a de l'imprudence de mettre toute son esperance dans des

ſecours, qui ne ſont pas d'un effet conſtant, & invariables par eux-mêmes ; s'ils ne ſont pas ſoutenus par d'autres plus efficaces. Peut-on s'attendre que de ſimples alimens corrigeront les vices d'un chyle, qui communique ſon propre vice à tout ce qu'il touche? Peut-on penſer que le lait, par exemple, aura plus de force pour adoucir du vinaigre, que le vinaigre pour corrompre le lait, & le faire aigrir ? La même choſe ſe paſſe dans l'eſtomac, & dans toutes les liqueurs du corps, leſquelles deviennent d'un caractere ſi acre & ſi vitié, qu'il ne faut pas être ſurpris de la ferocité des ſymptômes qui s'en enſui-

vent. *Impura corpora quò plus nutrieris, eò magis lædes*, dit Hypocrate. L'experience le fait voir tous les jours : En effet les gelées des Animaux & des Vegetaux qui nous servent de nourriture, sont de leur nature un peu visqueuses. Pour tirer d'elles un esprit vivifiant, elles doivent être penetrées, dissoutes, détruites, pour former un nouvel être, un chyle spiritueux : dans l'état de maladie, les liqueurs du corps, sont trop tenaces pour produire un tel effet : Il est bien plus naturel de croire que ces gelées deviendront de la nature des liqueurs, & en prendront tout le caractere. Les remedes Galéniques, ne nous font pas es-

perer des ſecours plus efficaces : Les ſaignées achevent de ruiner les forces, & d'épuiſer la vertu du reſſort des fibres des parties ſolides. Cette vertu accablée du poids des gluës, & des colles des liquides, ne produit que de très foibles efforts. Par les ſaignées, les principes de ces coagulations ne ſont point detruits, ou du moins corrigés : Ce ſecours eſt excellent dans les maladies aiguës; les forces ſont toutes entieres; elles ne ſont pas épuiſées, mais opprimées. La vertu du reſſort des fibres eſt accablée, & non pas détruite. Il ſuffit d'enlever ce poids qui l'embaraſſe, dont la gravité ſurpaſſe la reſiſtance, que ce

ressort est capable d'y opposer; alors cette vertu se deploye toute entiere, & revient à son premier état. Les liquides dans les maladies aiguës, sont pleins de Sels, de Soufres, d'esprits vivifians, qui ne sont qu'enveloppés par l'épaisissement des mêmes liquides. La saignée enleve une partie de ce poids, qui étouffoit les forces, elles se rétablissent dans peu de tems, & chassent avec vigueur les restes du poids, que la saignée n'avoit pû enlever. Il n'en va pas de même dans les maladies Chroniques. Le ressort des solides est presqu'entiérement ruiné, par un trop long séjour d'humeurs qui croupissent. Les Fibres se sont

chargées de ſucs mauvais & viſqueux, dont elles ne peuvent ſe delivrer, quelques efforts qu'elles faſſent, ſoit parce que leur tiſſure eſt relâchée par le ſejour de ces humeurs ; ſoit parce que ces mêmes fibres gonflees depuis longtems, d'une liqueur qui fermente ; mais d'une fermentation qui tend à la deſtruction du caractere, qu'elle devroit avoir pour être utile, perdent leur force par une tenſion trop longue, & ſouvent ſi forte, qu'elles ſont pouſſées au-de là du terme, que la nature leur a donnée : C'eſt ce qui fait qu'elles ne reviennent ſur elles-mêmes, que par de foibles efforts : Ajoûtés que les convul-

ſions continuelles, & les froncemens que ſoufrent ces Fibres, uſent à la fin toute leur vigueur. Une corde à boyau caſſe, quand on la tire au-delà du point de ſon reſſort, qui diminue à proportion de la violence qu'on lui fait. Dans les maladies Chroniques, les liquides ſont eux-mêmes épuiſés d'eſprits, capables de fondre leurs viſcoſités. La ſaignée n'eſt donc pas ici d'un grand ſecours ; elle enleve le peu de forces qui reſtent au malade, & qui pourtant faiſoient toute ſon eſperance; les purgations galeniques n'ont pas un ſuccès plus heureux. Les purgatifs coulent, pour ainſi dire, pardeſſus les hu-

meurs coagulées, ſans les pouvoir diſſoudre, ni les toucher par le fonds : Ils tirent quelques matieres crues ; ils enlevent mêmes les ſeroſités qui auroient pû aider à decoler les humeurs viſqueuſes. J'avoüe que certains purgatifs diſſolvent ces viſcoſités, comme la Coloquinte, le Sené, la Gomme Ammoniaque, la Gomme Gutte, la Scamonée, le Jalap, &c. Mais quand la reſine de ces purgatifs Vegetaux s'attache aux entrailles ; quels tourmens ne produit-elle pas ? Quelles douleurs, qui vont quelquefois juſqu'à des convulſions horribles, ou des inflammations mortelles ! Ces fâcheux inconveniens ont

porté les Galeniſtes à inventer cent ſortes de moyens, & de mêlanges pour adoucir des remedes ſi feroces & ſi dangereux. Mais qu'un malade eſt à plaindre, d'être obligé d'uſer de remedes ſi douteux, & qui eux-mêmes ont beſoin d'autres remedes, pour corriger ou adoucir leur malignité, qui fait boüillonner les liquiquides viſqueux, & les trouble; les particules acres des humeurs & du purgatif, ſe repandent dans toute l'habitude du corps, & y portent le feu, on le reconnoît aſſez à la dureté du poulx, à la couleur rouge des urines, à la ſecheresse des entrailles, à une ſoif brûlante, qui accompagne

toûjours ces ſortes de purgatifs. Mais enfin quel fruit, le malade retire-t il de tant de tourmens? Les ſymptômes les plus griefs, ſont ſuſpendus pour quelques jours: Le malade ſe trouve trompé dans l'eſperance d'une guériſon prochaine : Les ſymptômes reviennent avec plus de violence, parce que les Sels acres des purgatifs ſe ſont infuſés dans toute la maſſe du ſang, dont ils ne peuvent fondre la ſubſtance trop tenace, n'en ayant pas la force, quoiqu'ils ayent bien celle de mettre le genre nerveux en convulſion, & de porter des inflammations cruelles dans les membranes. Ces Sels ſont pour ainſi par-

ler, trop mols pour rompre la tissure d'un Sel Vitriolique, fixe, & approchant d'un Sel Mineral, qui tient les humeurs dans une espece de fixité & de coagulation. Les liquides eux-mêmes ne peuvent s'associer à ces Sels de figure trop irreguliere pour leur nature, qui en santé est douce. & pareille à la douceur du lait.

Quel est donc le grand point, le point capital dans ces occasions? C'est de trouver des remedes capables de corriger ces fermens vitiés, qui sont le principe de ces grandes Maladies; c'est de changer les saveurs alterées, & cette funeste tissure qui a corrompu la nature des hu-

meurs; c'eſt de rendre celles-ci plus ſubtiles, plus liquides, plus ſpiritueuſes, par des Sels & par des Soufres, que le ferment vitié ne puiſſe alterer, ni changer en ſa nature; qui puiſſent détruire peu à peu les coagulations, relâcher la tiſſure trop ferme du ſang, qui n'irritent les ſolides que foiblement, de crainte d'y exciter des inflammations, qui abſorbent ou émouſſent les pointes trop fixes des Sels vitrioliques. Nous avons donc ici beſoin de remedes ſans ſaveur trop manifeſte, & d'une activité moderée, qui étant infuſés dans le ſang, & roulans parmi ſes particules, diviſent peu à peu, & briſent par

par leur poids & par leur mouvement ſes ſoufres trop groſſiers. Telle eſt, par exemple, l'operation du Mercure, excellent remede en pluſieurs grandes Maladies; mais, comme nous le dirons dans un moment, accompagné de tant d'accidens dans la Verole, & manquant ſi ſouvent de guérir, que j'ai crû devoir mettre toute mon application à découvrir un plus grand Spécifique, & qui fût exempt des inconveniens de l'autre. Les heureux ſuccès me répondent du bonheur que j'ai eu de rencontrer ce Spécifique; & ſi les Medecins, ſurtout de la Faculté de Paris, où il y en a tant d'un genie admi-

rable, & d'une ſcience conſommée, ne ſe repoſoïent pas nonchalamment ſur ce qui a été trouvé avant eux, comme ſi l'Eſprit humain ne pouvoit aller plus loin, je ne doute pas qu'on ne vît bien-tôt de grands progrès en Medecine, comme dans les autres Arts.

Mais revenons à notre ſujet : les Agens qui détruiſent les coagulations, le font en pluſieurs manieres ; ou en briſant les parties trop fixes du liquide, comme fait le Mercure, ou en abſorbant les ſels vitrioliques qui donnent naiſſance à ces coagulations, comme fait le Fer dans la jauniſſe, dans le mal hypocondriaque, dans la paſſion hiſte-

rique, dans le ſcorbut, & dans l'hydropiſie. L'aplication des veritables Medecins qui ſe ſervent de leur raiſon, & qui ne ſe rendent point eſclaves des Opinions d'autrui, devroit ſe porter toute entiere à trouver des remedes capables de briſer ou d'enveloper les pointes des Sels ſalés ou des Sels âcres qui ſont les productions des fermentations viciées, leſquelles ſe manifeſtent ſur la fin des Maladies chroniques. Ces Sels diſſolvent, mais d'une maniere funeſte au Malade, les liquides qui depuis long tems étoient demeures coagulés; non ſeulement ils briſent la tiſſure des liquides, mais ils attrquent

les ſolides ; ils nagent dans les ſeroſités du ſang, dont les principes ſont ruinés : pouſſés ſur les parties ſolides nerveuſes & membraneuſes, ils y excitent une chaleur brûlante, & des inflammations mortelles, ſuivies de la gangrene, ou du moins d'ulceres incurables. Tous les Sels urineux Mineraux, les Sels Armoniacs, volatils, concrets & Mineraux ſont très-propres à détruire la tiſſure de ces Sels ſalés, produits par des fermentations viciées. Enfin ces remedes que nous avons cherchés, & que nous croyons avoir trouvés, doivent réveiller la vertu élaſtique des fibres du ventricule & des entrailles.

Tel eſt le flegme inſipide de Vitriol, l'Eſprit dulcifié de Sel, de Soufre, de Salpêtre. Les remedes alterans & purgatifs tirés des Vegetaux & des Animaux, ne peuvent produire de tels effets. Les uns ne portent point leur vertu juſque dans le ſang ; ils s'en dépouillent dans l'Eſtomac & dans les Entrailles. Les autres paſſent à la verité dans les humeurs, & ſe mèlent avec elles ; mais s'ils ſont trop tendres, & d'une tiſſure trop molle, ils contractent les mêmes vices des liquides que l'on a deſſein de corriger. Si leur tiſſure n'en eſt pas ſuſceptible, ils excitent d'étranges fermentations ; & bien loin de

corriger les fermens vitiés, ils répandent le feu partout. Tous les remedes alterans sont tires des herbes, des racines ameres, acides, âcres, &c. Mais quelle utilité peut-on esperer de ces Sucs, qui sont à peu près homogenes aux nôtres, & de la même nature que nos humeurs, puisque celles-ci sont formées des sucs des Vegetaux; que réellement c'est la même chose déguisée sous une autre forme? Comment pourroient ils corriger des saveurs vitiées, puisqu'ils sont très disposés à se corrompre eux mêmes? Et quels troubles n'exciteroient-ils point dans le sang, s'ils y passoient avec toute leur force,

& ſans recevoir d'alteration par les fermens de l'eſtomac & des entrailles ? Un remede tiré des Végetaux, qui paſſe dans le ſang, pour ainſi dire, tout crud, & ſans avoir ſubi d'alteration dans l'eſtomac, eſt capable d'y cauſer de grands troubles : de là viennent ces horribles ſuperpurgations ; de-là vient cette fonte ſi funeſte des humeurs, ſuivie d'une maigreur qui fait un ſquelete vivant d'un homme qui jouiſſoit d'un embonpoint fleuri & vigoureux ; & ce fâcheux état arrive quelquefois en peu de jours. Je ne parle point des inflammations qui dégénerent dans une mortification generale, & toujours

mortelle. Il n'eſt pas aiſé d'arrêter l'impetuoſité des remedes tirés des Vegetaux, quand une fois elle ſe dévelope par une fermentation à contretems. Les maladies chroniques ne peuvent ſe guérir que de la même maniere que la nature les a produites, c'eſt-à-dire, dans un long eſpace de tems. Le Medecin ne doit pas eſperer de détruire en peu de jours un mauvais fruit que la Nature dereglée n'a produit que lentement. Ce ne ſera point par de copieuſes, mais par de legeres & peu fréquentes évacuations ; ce ne ſera pas en pouſſant vigoureuſement par les urines ou par les ſueurs, mais en pouſſant par une

une ſimple tranſpiration inſenſible : ce ne ſera point en épuiſant le ſang ; mais en le corrigeant, en détruiſant le vice dont il eſt infecté.

Or il n'y a que la Chymie qui nous puiſſe préparer des Soufres, & des Sels tirés des Mineraux & des Métaux, tellement meuris & adoucis par le feu, qu'ils puiſſent produire de ſi heureux effets : Elle nous fournit des Emetiques, des Purgatifs, des Diaphorétiques, des Diurétiques, des Alterans. Tous ont plus ou moins de force, ſelon qu'il a plû à l'Artiſte de leur en donner. Les Purgatifs Mineraux ou Métalliques bien préparés, évacuent les humeurs, ſans

laisser après eux cette seche-resse d'entrailles, ou ces gonflemens si ordinaires après les Purgatifs Vegetaux : l'on ne voit point cette abondance & cette fonte dangereuse d'humeurs, ces superpurgations, ces inflammations que causent les résines des Vegetaux : les Diaphoretiques & les Diurétiques des Vegetaux, excitent de violentes chaleurs, des fermentations dangereuses qui brouillant les particules utiles des liquides, avec celles qui sont nuisibles ; il s'en fait un mélange confus. La tissure tendre des solides perd insensiblement son mouvement tonique par les impressions qu'elle reçoit des Sels acres. C'est ainsi que

des ſucs donnés aux malades, pour corriger les vices de leurs humeurs, degenerent en Sels acres, ſalés, parce qu'ils ont pris les caracteres des Sels viciés qu'ils auroient dû corriger, ou du moins que l'on ordonne à cette intention. Delà, il arrive ſouvent que les ſymptômes deviennent plus cruels qu'auparavant, après qu'on a pris des Sudorifiques ou Diaphoretiques vegetaux, parce que la ſeroſité des liquides étant diminuée, les Sels acres ſe rapprochent les uns des autres, & en deviennent plus violens: Etant diſſous & diviſés dans une grande quantité de ſeroſités, ils avoient moins de force; les liqueurs

dépouillées d'une bonne partie de leurs ſeroſités, en deviennent bien plus acres & plus ſalées. Les Diaphoretiques, & les Alterans Mineraux & Métalliques, n'ont pas ces inconveniens, ils ſont impenetrables au feu même. Tel eſt l'Or, l'Argent, le Fer, l'Etain, le Mercure, l'Antimoine, les Sels Mineraux. Quelque déguiſement que le feu leur donne, ils ne perdent jamais leur nature, & ſont toûjours reductibles à leur forme naturelle; il n'eſt donc pas à craindre que les fermens vitiés du corps, les changent dans leur nature, & qu'ils multiplient ces mauvais levains. Ajoûtez à ceci, que les Vegetaux ſont déterminés par

la nature à certains degrès fixes de vertu, que l'on ne peut augmenter ou diminuer, suivant la varieté des symptômes, & si l'on tente d'y apporter quelque changement, où l'on fait perir leur principale vertu, ou on la change en une autre d'une nature toute différente. Les Chimistes ont fait prendre cent sortes de formes aux Purgatifs Vegetaux, pour augmenter, diminuer, & corriger leur vertu. Tous leurs travaux se sont terminés à faire, ou des poisons, ou du moins des remedes sans aucune force: En effet, qu'est-ce que la Resine de la Scamonée du Sené, de la Coloquinte, &c. extraite par l'esprit de vin, sinon

un très puiſſant cauſtique, qui donne d'étranges convulſions aux entrailles, & cauſe d'horribles tranchées ſans effet, excite des inflammations très dangereuſes ? Qu'eſt-ce que leurs parties ſalines ſeparée de la Reſine ? Un ſimple Diuretique, de moindre valeur que le Sel de Tartre. Ainſi, s'il eſt beſoin de ſe ſervir des Vegetaux, il faut les laiſſer tels que la nature nous les preſente, & ſe contenter de les nettoyer. Leur partie terreſtre, dont la Chimie les dépouille, ſert de frein à leurs Sels & à leurs Soufres, & en tempere l'activité. La vertu des Vegetaux ne conſiſte ni dans leurs Sels, ni dans leurs Soufres ſéparement ;

mais dans l'union des uns & des autres entr'eux, & avec une portion de Flegme & de Terre. Le ſouverain Eſtre a doſé tous ces principes d'une maniere ſi meſurée, que juſqu'ici l'eſprit humain n'a encore pu y rien comprendre, & quand il a voulu déranger & changer cette juſte proportion, il a détruit ou alteré toute la vertu du Mixte. Il n'en eſt pas de même des Mineraux & des Métaux : L'on peut augmenter, diminuer, ou enlever entiérement leur vertu, ſelon les intentions que l'on a. L'Antimoine manié differemment, devient un plus fort ou plus foible Emetique; ou ceſſant d'être Emetique

il devient Diaphoretique. Le Mercure ſe change dans le plus violent de tous les poiſons, qui eſt le ſublimé corroſif : Et de ce terrible poiſon, l'on en fait le plus doux de tous les remedes, qui eſt le Mercure doux, ou *Aquila Alba*. C'eſt ainſi que ces matieres ſi dures, inalterables en elles-mêmes par toute la force du feu, ſuivent pourtant avec une docilité ſurprenante, pour ainſi dire, toutes les volontés de l'Artiſte.

L'on ne peut raiſonnablement expliquer de quelle maniere les diſſolvans Mineraux & Métalliques, agiſſent ſur un liquide coagulé, que par le Mechaniſme ou la configura-

tion des parties, dont les uns & les autres sont composés. L'eau nous servira d'exemple : Quatre onces dissolvent deux onces de Sel commun, ensuite une once d'Alun; après une once de Salpêtre; enfin une once de Sel Armoniac: Cependant toute la masse de l'eau ne paroît pas aux yeux s'être gonflée, ni presque troublée, d'où nous devons conclure que les Sels ont des parties très différentes, en grandeurs & en figures, & qu'il y a de grands espaces entre les particules de l'eau, pour pouvoir contenir tant de matieres, sans que toute la masse parroisse sensiblement s'élever, ni que l'on y remarque

aucun de ces Sels, à moins qu'on n'enleve l'eau par la transpiration. Cet exemple nous donne beaucoup de lumiere & de facilité, pour expliquer l'action des dissolvans Mineraux & Métalliques sur nos humeurs, quand elles sont visqueuses, épaisses ou coagulées. Ces dissolvans sont sulfureux & salins; plus ils sont degagés de matieres étrangeres, plus ils penetrent avec facilité les corps qu'ils doivent dissoudre. Si nos liqueurs sont devenues épaisses par des Soufres grossiers, leur dissolvant doit être sulfureux; mais d'une tissure plus ferme. L'Antimoine nous le fournit, il est tout sulfureux, & les Soufres

ſont les diſſolvans des Soufres.
Si le liquide caillé tient de la nature des Reſines ; il faut joindre aux diſſolvans ſulfureux des aqueux Mineraux ; car les corps reſineux, tiennent leur nature des aqueux & des ſulfureux. Si le liquide eſt tout huileux, ou ſulfureux, l'on doit employer pour diſſolvans, les Huiles & les Soufres tirés des Métaux & des Mineraux. Les Soufres ſont les plus puiſſans de tous les diſſolvans pour les Reſines, les Bitumes, les Graiſſes, & autres matieres ſemblables ; & les eſprits n'ont pas tant de force. Les grands Chimiſtes des ſiecles paſſés, qui faiſoient des cures ſurprenantes, ſavoient dépouiller

les Métaux de leurs Soufres : Tel eſt le Soufre hydropique, ou l'Or Diaphoretique de Potier, l'*Ens veneris* de Van-Helmont, la Pierre de Butler. J'eſpere qu'avec le tems, le Public convaincu par d'heureuſes experiences, dont je puis produire déja bon nombre, me fera la juſtice de placer quelques-unes de mes Teintures, & de mes Sels dans le rang de ces grands remedes.

Les Diſſolvans Salins ſont très-puiſſans. Ils ſont acides ou lixiviels : Les Acides ſont l'Eau forte, & l'Eau regale. Les Lixiviels ſont fixes ou volatils. Les fixes ſont tous les Sels Alkali tirés par le feu. Les volatils s'enlevent même à un feu

leger; tel eſt l'eſprit de Sel Armoniac. Les Lixiviels tirent toute leur force des Acides. Les acides n'agiſſent point avec tant de force ſur les Sels fixes, que ſur les volatils; parce que les Pores de ceux-ci ſont plus ouverts : c'eſt pourquoi ils ne conviennent pas dans le mal hypocondriaque, dans la jauniſſe, où les Sels ſont fixes & vitrioliques. Lors donc, qu'un Diſſolvant Mineral & Metallique, ſe mêle avec les liquides du corps humain, il reçoit dans ſes Pores autant de parties de ces mêmes liquides qu'il en peut contenir; mais comme il y a dans le même Diſſolvant des Pores de diverſes figures, chacun d'eux re-

çoit des parties de figures qui lui conviennent, & ſuivant ſon Diametre, comme nous venons de le dire de l'eau ſimple, dont quatre onces diſſolvent cinq onces de differens Sels.

Le devoir du Medecin, eſt donc de choiſir un Diſſolvant qui ſoit propre, & d'une juſte proportion au corps qu'il prétend diſſoudre, un Diſſolvant dont la vertu ſe puiſſe developer par la chaleur, où le mouvement des parties qui compoſent nos liqueurs. Si le Diſſolvant eſt trop volatil, ſa vertu ſe diſſipera ſans effet par un mouvement un peu vif, ou chaleur un peu forte : S'il eſt trop fixe, il ne ſe developera

pas assez. Cette derniere maniere d'operer, est celle des Absorbans ou Alterans, comme des Terres insipides, des Métalliques, des Minerales, du Fer, de l'Antimoine, du Vitriol, de l'Alun. D'autres operent d'une autre maniere. Les uns agissent en déchirant, en brisant, en rongeant les Soufres, qui sont d'une tissure trop ferme, & trop fortement liés ensemble, comme l'Esprit dulcifié de Salpêtre, de Sel, de Vitriol, de Soufre, d'Alun, de Verd-de-gris: D'autres enfin ne dissolvent que par leur poids, leur mouvement, leur figure: Tel est le Mercure. Comme je n'ai entrepris ce petit essai, que pour developer

plus parfaitement les opérations du Mercure dans la grosse Verole, & que je n'ai remué toutes les matieres de Chimie, que pour trouver un remede & plus doux, & plus sûr que le Mercure même; l'on me permettra d'expliquer ici plus au long, & la nature de ce cruel mal, funeste effet, & en même tems juste punition de la débauche; & la maniere d'operer du Mercure.

Il ne faut qu'une mediocre attention sur les effets de la Verole, pour reconnoître tout d'un coup que le sang, & les humeurs s'epaisissent peu à peu, & jusqu'à un certain point, qu'elles se dissolvent ensuite dans une serosité acre,

de

de nature caustique, & qui ronge les chairs & les os mêmes. Nous ne pouvions faire bien entendre nos idées sur cette matiere, sans une connoissance exacte des principes generaux que nous venons d'établir, tant à l'égard de la nature des maladies aiguës ou chroniques, qu'à l'égard de la maniere d'operer des remedes Vegetaux, Mineraux & Métalliques. Il n'est pas besoin de faire remarquer que la grosse Verole est du genre des maladies chroniques. Ses commencemens ne semblent avoir gueres de rapport avec les cruels & funestes effets qui paroissent par la suite. En effet, que se communique-t-il

dans l'union des deux ſexes? Peut-être pas la centiéme partie d'un grain de matiere: Ce mal eſt ſemblable au venin de la Vipere. Que peut-on imaginer que la dent fine & deliée de cet animal, puiſſe communiquer par le petit trou qu'elle fait? Que communique le gand d'un galeux à un homme ſain? Cependant ces foibles principes en apparence, cauſent dans la ſuite des déſordres affreux, & ſouvent la mort. Au reſte je ne prétends pas donner ici un traité complet de la groſſe Verole; ni copier les Auteurs qui en ont écrit. J'ai des idées toutes différentes des leurs: Ils ſe copient les uns les autres; ils poſent

tous la même erreur pour principe, que le Mercure eſt l'unique ſecours, que l'on puiſſe apporter à ce mal. L'univers entier s'eſt repoſé ſur la bonne foi de Jean Carpi Italien, Medecin à Boulogne la Graſſe, lequel inſtruit par les Ecrits de quelque Arabe, que le Mercure étoit bon aux vieux ulceres, il en éteignit dans de la graiſſe, comme on le pratique aujourd'hui. Il en appliqua ſur un vieux ulcere, rebelle pour tout autre remede, parce que le ſujet avoit la Verole, mal alors aſſez connu, comme nous le voyons dans l'un des Colloques d'Eraſme; mais jugé incurable: La ſalivation ſuivit l'application du

Mercure, laquelle ſurprit extrêmement le Medecin, parce qu'il ne s'attendoit pas à un pareil effet; & s'il eut ſû que le purgatif l'emporte, nous n'aurions peut-être jamais eu connoiſſance de ce remede: Cependant il reprit courage, parce que l'ulcere ſe gueriſſoit à meſure que la ſalivation avançoit. Bien inſtruit par cet heureux hazard, il gagna des biens immenſes, & comme doit faire tout honnête homme, il communiqua à ſa mort ce remede au Public, qui s'eſt repoſé tranquillement là-deſſus, ſans preſque faire aucun effort, ou pour corriger les grands inconveniens qui accompagnent, & qui ſuivent

le Mercure, ou pour chercher dans d'autres matieres, des remedes plus efficaces que celui-là; & pour le dire, en un mot, moins cruels.

Les premiers progrés de la Verole ſont: Une difficulté de ſe mouvoir, une peſanteur de tout le corps, une pareſſe, une averſion pour les exercices violens, une envie de dormir invincible, une mélancolie, & un fonds de triſteſſe, que l'on porte par tout avec ſoy: Voilà les premieres preuves de l'épaiſiſſement des liqueurs par le levain venerien, que nous avons lieu de juger être acide. Nous ne connoiſſons point d'autres principes de coagulation. Les progrès

qui ſuivent ces premiers, ſont, des douleurs errantes par tous les membres, leſquelles ſe fixent quelquefois dans la tête, où l'on ſent des élancemens extraordinaires; quelquefois dans l'eſtomac; enſorte que l'on vomit inceſſamment: D'autre fois dans la poitrine, ce qui fait croire au malade qu'il devient pulmonique, il touſſe ſans cracher, ou très peu: Il ſent des douleurs au dos en reſpirant, & une barre qui lui reſſerre la poitrine: Quelquefois ces douleurs ſe font ſentir dans les chairs ſeulement, & le malade croit n'avoir qu'un rumatiſme; mais ce prétendu rumatiſme ſe diſſipe, ou s'adoucit beaucoup

par la tranſpiration pendant les chaleurs de l'Eté, & il augmente pendant les froids de l'Automne & de l'Hyver : En un mot, ce terrible mal eſt un Prothée, qui prend les formes de preſque toutes les maladies : Il faut avoir une grande experience dans ce genre, & un grand diſcernement pour ne s'y pas tromper ; il faut prendre garde que la varieté de ces ſymptômes ne faſſe pas illuſion : C'eſt pour cela qu'il arrive ſi ſouvent que l'on condamne l'innocent à la Verole, & que l'on abſout le coupable.

Le troiſiéme degré de la Verole : Ce ſont des dartres vives & farineuſes, douloureuſes &

demangeantes ; des puſtules ou galies au viſage, à la tête, & generalement ſur toute l'habitude du corps ; des ulceres dans la gorge, le dedans de la bouche calleux, & enfin des ſymptômes effroyables : Les chancres qui avoient paru d'abord donner naiſſance à ce monſtre, & qui avoient diſparu en peu de tems par l'impatience du malade, & ſouvent par le peu d'habileté de celui qui les traitoit ; reparoiſſent de nouveau, & ne peuvent plus être enlevés, que par un remede actif, très fondant & très penetrant ; des Condilomes paroiſſent au fondement : C'eſt alors que le malade commence à ſe perſuader qu'il

qu'il a la Verole : Enfin le dernier degré de cette maladie, sont des douleurs profondes, pour ainsi dire, jusques dans la moëlle des os : Des insomnies si opiniâtres que l'Opium même ne peut les vaincre : Des Caries des os, des Exostoses, des Ulceres calleux, aux bras, aux cuisses, aux jambes, qui ne cedent à aucun remede interne ou externe : Une maigreur & un decharnement, joints à une extrême foiblesse, qui ôte presque toute esperance au Medecin de pourvoir faire passer le malade par le remede : Et remarquez que souvent elle degenere en une Phtisie venerienne. Nous en avons vû plusieurs exemples,

que nous citerons en ſon lieu. Il faut avoüer de bonne foi que ce dernier degre eſt preſqu'incurable.

Là-deſſus la raiſon s'accorde avec l'experience : Dans le premier état, le ſang etoit à la verité coagulé, épaiſſi par le levain verolique, rendu plus liquide par l'action du Mercure : Il peut ſe degager du venin venerien par la Salivation; & comme les principes du ſang ne ſont pas détruits dans ces états, la ſanté ſe rétablit ; mais ſi l'on donne le tems au venin de ronger par ſes Sels acres, les Soufres ou les filamens du ſang ; alors toute la maſſe qui étoit entierement viſqueuſe, & trop épaiſſie dans le premier état, commen-

ce à ſe fondre, parce que le Soufre qui fait le lien des autres principes eſt briſé & détruit. Cette maſſe ſe reſout en une ſeroſité pleine de Sels acres & ſi cauſtiques, qu'il rongent les chairs & les os : Il ſe fait de nouvelles coagulations, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, parce que ces Soufres briſés ſe réuniſſent, & compoſent de nouvelles maſſes, qui forment dans les os, des nœuds & des exoſtoſes, quand ces maſſes ſe concentrent dans leur ſubſtance; alors elles s'enflent, & le volume de l'os groſſit exceſſivement au-de là de ſon Diametre naturel, les fibres des chairs, éprouvent en leur

maniere le même ſort, abreuvées de cette ſeroſité pleine de Sels qui forment une eſpece d'Eau forte : Elles ſont rongées, & leur tiſſure eſt détruite : Il paroît d'horribles Ulceres, qui font tomber & perir ſouvent les parties qu'ils occupent. Voilà les funeſtes fruits d'un mal, auquel les hommes s'expoſent ſouvent bien volontairement.

Mais pour donner une idée exacte des opérations du Mercure. Examinons de bonne foy & ſans prévention, ce que c'eſt que ce Mineral, & nous reconnoîtrons aiſément qu'il ne contient aucune vertu ſpecifique pour la guериſon de la Verole, à l'excluſion de tout

autre, ſon action eſt toute méchanique; & pour le bien comprendre, il ne faut pas le conſiderer, comme ayant quelque rapport par ſes principes avec tout autre mineral ou métail : Il eſt ſeul de ſon eſpece, & on doit s'étonner que les partiſans de l'Acide & de l'Alkali, prétendent qu'il ſoit d'une nature Alkaline, parce que les Acides le figent. Les roües d'une Montre ne ſeroient-elles point Alkalines, & les grains de pouſſiere qui arrêtent leur mouvement ne ſeroient-ils point Acides? Le Mercure eſt un vrai métail liquide inalterable, il peut bien recevoir quelque déguiſement par le feu, & par les Sels

les plus actifs de la nature ; mais ce feu & ces Sels ne touchent point à sa substance ; ils n'en peuvent détruire la tissure, parce que les principes qui le composent, éludent toute leur activité. Combien de têtes creuses qui ont épuisé leur bourse & consumé leur vie, pour donner de la fixité à ce Prothée.

Nous concevons le Mercure, comme un amas de globules parfaitement ronds, sans aucuns liens qui les unissent les uns aux autres, d'une extrême petitesse, & tels que chacun d'eux a si peu de gravité, en particulier que l'air ou l'eau les peut soutenir. L'experience nous montre que cela est

ainſi, puiſque l'eau où le Mercure a bouilli, en acquiert la vertu, juſques à donner la Salivation, quand on s'en frotte la tête : C'eſt un fait, dont on eſt témoin oculaire. Le bon ſens & la bonne Phiſique, veulent que quoique le Mercure qui a bouilli dans l'eau ne paroiſſe point avoir diminué de poids ; il en ſoit cependant ſorti des Globules qui nagent dans l'eau. *Tangere enim & tangi niſi corpus res nulla poteſt.* Ajoûtez à toutes ces qualités des Globules du Mercure, que leur ſurface eſt ronde, extrêmement flexible, liſſe & polie ; avec ces conditions, il eſt très aiſé d'expliquer tous les Phœnomenes que produit ce

Mineral. La figure parfaitement ronde & polie de ces Particules, eſt la raiſon évidente de ſon extrême mobilité. Il n'y a point de plan d'une ſurface ſi parfaitement égale, qu'il n'y ait de petites éminences qui font perdre l'équilibre à ces petits corps d'une parfaite rondeur; & c'eſt la raiſon pour laquelle ils ſont entr'eux dans un perpetuel mouvement. Ils ſe diviſent, & ſe réuniſſent avec une plus grande facilité, parce qu'ils ne ſont attachés par aucun lien, les uns aux autres: L'eau qui les ſoutient, comme nous venons de le dire, une mediocre chaleur qui les fait diſparoître en un moment, leur facilité à s'in-

ſinuer dans les corps les plus durs, prouvent clairement leur extrême petiteſſe; mais, dira-t-on, comment accorder cette volatilité avec cette peſanteur, au moins égale à celle du plomb? Il n'y a qu'à ſuivre nos idées, & nous en trouverons la raiſon. Tous les Phyſiciens conviennent unanimement, que les corps dont les parties ſont très compactes ou très ſerrées entr'elles, ſont plus peſans par proportion aux autres corps, dont les parties qui les compoſent, conſervent entr'elles plus d'eſpace, où il n'y a que de l'air renfermé. Une livre de coton ne tiendroit pas plus de volume qu'une de plomb, ſi les parti-

cules étoient aussi raprochées les unes des autres, que celles du plomb. Les Globules du Mercure ronds, petits d'une surface polie, d'une nature métallique se touchent les uns & les autres, aussi exactement qu'il est possible; ne laissent entr'eux que des espaces d'une petitesse extrême; & voilà la raison de la pesanteur des Globules du Mercure, quand ils sont réunis entr'eux.

Comment comprendre, dira-t-on, encore, que de petits corps de la figure, & de la nature, dont nous supposons ceux ci, se puissent tellement figer qu'ils parroissent fixes, & prennent la dureté de métail, que les Alchymistes leur don-

nent; de ſorte que les Alchymiſtes même y ſont tous trompés; pouſſant leur eſperance, juſqu'à prétendre pouvoir rendre cette dureté permanente & durable? Que l'on faſſe reflexion, qu'il eſt preſqu'impoſſible de dépouiller ces petits corps, d'un Soufre qui leur eſt étranger, & qu'ils contractent quand ils ſont ſous la forme du Cinabre, qui n'eſt que le Soufre commun amalgamé avec le Mercure: Que l'on obſerve que les Sels de Salpêtre, de Tartre, &c. ſont tous plus ou moins chargés des parties ſulfureuſes, comme nous l'avons marqué ci-devant, & la difficulté s'évanoüira. Ces Soufres de part

& d'autre ſe mêlent facilement entr'eux, étant tous d'une même nature. Ils embaraſſent les Globules du Mercure, les retiennent diviſés, & comme enchaſſés dans les eſpaces qui ſe rencontrent entre les parties de figure irreguliere, dont ces Soufres ſont compoſes; & comme ce lien n'eſt que ſuperficiel, ne touchant en aucune maniere à la ſubſtance interne de ces Globules, il eſt très facilement briſé par un leger mouvement, une mediocre chaleur, & le Mercure reparoît ſous ſa forme naturelle, ſans la moindre alteration.

Toutes ces Idées ſuppoſées, examinons ſerieuſement ce

que c'eſt que le ſang humain, ſur lequel le Mercure agit. C'eſt un nouvel être, une nouvelle liqueur extraite des alimens. Ce nouveau compoſé n'eſt donc qu'un aſſemblage des Sels des alimens, du Sel Marin qui ſert d'aſſaiſonnement aux viandes que l'on diſtingue fort bien dans l'analyſe du ſang, du Sel des alimens, du Soufre, de l'Eau & de la Terre: l'on a reconnu que ſur douze onces de ſang, il y en a onze d'eau pure; dans laquelle nagent les Sels, les Soufres, ſous la forme de filamens. Les Globules qui occaſionnent la ſenſation de couleur rouge, plus ou moins vive, ſelon que ces Globules ſont plus écartés

ou plus raprochés; & enfin la terre qui ſert avec les autres principes à entretenir une juſte harmonie entr'eux tous, & à maintenir dans une temperature convenable à l'œconomie animale, ces ſaveurs dont parle Hyppocrate. Il nous ſemble que cette ſimple idée du ſang ſuffit pour entendre le méchaniſme qui s'obſerve dans l'opération du Mercure. Il excite la ſalivation, ſoit qu'on l'employe en friction, ſoit qu'on l'avale: par l'une & par l'autre voye, il s'infuſe dans la maſſe du ſang; ſa mobilité naturelle s'augmente par le mouvement circulaire de cette maſſe, ou par le mouvement interne, ou de fermen-

tation des parties qui la composent. C'est une loi de Méchanique, que les corps graves agissent non seulement à raison de leur masse, mais aussi à raison de leur velocité. Un boulet de Canon de 24 livres, poussé avec toute l'impetuosité que la Poudre lui communique, équivaut à un poids de plusieurs millions de livres; ses effets le prouvent assez. Les Globules du Mercure roulent dans le sang, font effort, & par leur gravité, & par le mouvement qu'ils reçoivent des parties du sang même. Ils ne peuvent leur être assimilés à force de les heurter. Ils les brisent enfin, & réduisent les filamens en particules grossieres

qui nagent dans la ſeroſité, auſſi-bien que les ſels ; ceux-ci dégagés en partie de ces filamens, ſe diſſolvent dans la ſeroſité : c'eſt une regle, qu'ils ne peuvent agir s'ils ne ſont diſſouts ; auſſi agiſſent-ils ſi puiſſamment, qu'ils déchirent la bouche, ulcerent la gorge, & ſouvent tuent le malade par ſuffocation ; car ce n'eſt pas le venin verolique, comme pluſieurs le diſent ſans le croire, & comme pluſieurs le croyent de bonne foi ſans le perſuader ; qui en tant que verolique produit cet effet, puiſqu'il arriveroit dans des perſonnes ſaines & exemtes du mal venerien : mais pourquoi le Mercure donne-t-il plus préciſement

cisément la salivation, qu'il ne procure toute autre évacuation ? La question est aisée à résoudre : c'est que les filamens du sang grossierement brises par le Mercure, se présentent bien à tous les vaisseaux excréteurs du corps indifferemment, mais les diametres de ces vaisseaux, comme de ceux de l'urine, de la sueur, de l'insensible transpiration, ou sont trop étroits pour recevoir une matiere trop grossiere, ou ne sont pas d'une configuration qui se puisse ajuster aux figures des particules de cette matiere. Les seuls vaisseaux salivaires ont des diametres assez larges, tels qu'il faut pour la rece-

voir, parce qu'ils sont en effet des plus larges des vaisseaux excréteurs du corps : c'est pourquoi dans la petite Verole, dans les fiévres malignes, dans le Scorbut, ils donnent quelquefois passage à une salive d'une extrême épaisseur qui sort naturellement sans l'aide du Mercure. Voilà comme le Mercure dissout le sang, & voici comment il guérit la Verole. C'est en épuisant toute la masse du sang verolé, suivant les Observations de plusieurs illustres Modernes : cette masse dans un homme d'une taille ordinaire est d'environ vingt-cinq livres ; ceux qui salivent rendent pendant certain nombre de jours sept,

huit à neuf livres de ſalive, qui eſt la ſubſtance même du ſang : quelquefois il ſe forme peu à peu une nouvelle maſſe qui acheve enfin de ſe décharger du venin verolique ; mais cela arrive rarement. Les puſtules reparoiſſent quelques mois après avec tous les autres accidens, que cependant on guérit facilement par de fréquens purgatifs, & les Tiſannes ſudorifiques, qui ne conviennent pour les Maladies Veneriennes, ſelon nous, qu'en pareil cas : quelquefois auſſi après avoir diſparu, elles reviennent avec des ſignes évidens que le principe du mal n'eſt pas détruit ; voilà le premier inconvenient du

Mercure : c'est qu'il n'est pas un remede absolument infaillible. Le second inconvenient, c'est qu'on ne peut facilement mesurer dans les frictions la juste dose qui convient à chaque sujet ; & cette erreur a souvent des suites funeste. Le troisiéme inconvénient, c'est que la salivation la plus douce doit toujours passer pour un remede très cruel, & que constamment elle ne possede pas les trois caracteres qui doivent se trouver dans un bon remede, lequel, au sens d'Hyppocrate, doit guérir promptement, sûrement & agreablement. Le quatriéme inconvenient du Mercure sont les impressions fâcheuses

qu'il laisse quelquefois sur les membres après son operation. Ayant fait mes Reflexions sur le malheur des Malades, qui pour guerir d'un grand mal à la verité, s'exposent à tant de douleurs, & à des suites si funestes, sans avoir une esperance forte & non douteuse, d'une guérison sans récidive, & qu'il ne souffre que des médiocres douleurs, sans même pouvoir raisonnablement s'exemter des craintes de la mort dans l'opération du remede: je me suis appliqué à chercher un remede qui ne fût pas sujet à tant d'accidens; j'ai compris que la voye de la salivation, qui est si violente, n'est point une voye que la Nature ait

établie pour ſe dégager des impuretés qui l'accablent ; il m'a ſemble bien plus raiſonnable de détruire les mauvais levains, en les chaſſant par les voyes naturelles, qui ſeules ſuffiſent pour précipiter les levains vitiés des autres Maladies, auſſi dangereuſes, & accompagnées de ſymptômes auſſi horribles que ceux de la Verole. Prévenu de cet Idée qui ſuit l'ordre de la Nature, j'ai crû qu'un remede très fondant, très actif & très pénétrant, qui pouſſe doucement par les ſelles, par les ſueurs & par les urines, pourroit à juſte titre tenir la place du Mercure. Je me flate de l'avoir enfin trouvé. L'on ne

peut ſans vouloir fermer les yeux à la lumiere, & ſans démentir les premiers Medecins du Royaume qui en ont été témoins, refuſer à ce remede d'enlever en peu de jours les plus affreux ſymptômes de la Verole. Les plus intelligens dans l'Art, incrédules & pleins de leur ancien préjugé, combattans de toutes leurs forces, & mon remede qu'ils ne connoiſſoient pas, & ma Méthode, ont été contraints de ſe rendre au témoignage de leurs propres yeux, m'ont honoré de leur eſtime, & ont révoqué les jugemens précipités qu'ils avoient formés contre moi. Ils ne m'ont accordé cette eſtime qu'ils me refu-

ſoient, qu'après une pleine connoiſſance de cauſe : ils ont long tems attendu pour voir ſi des effets ſi promts d'un remede nouveau ſe ſoutiendroient, ſi ce n'étoit pas de ces cures palliatives qui trompoient les Malades par une courte joye : des mois & des années ſe ſont écoulés ; la ſanté & l'embonpoint de ces Malades deſeſperés, ſont revenus meilleurs que jamais. Ce que je puis dire, c'eſt que tous ceux qui m'ont honoré de leur confiance, ont lieu d'être contents de moi : je peux répondre que mon remede eſt, à tout égard, preférable à la ſalivation, & qu'il fait diſparoître les plus affreux ſymptômes bien plus

promptement

promptement ; & cela , en poussant par les voyes naturelles, qui sont les selles, les sueurs & les urines, comme nous l'avons dit : par consequent il ne cause point de douleurs intolérables , puisqu'il agit insensiblement, sans déranger même le Malade de ses occupations ordinaires : il ne déchire point la bouche , il n'ulcere point le gosier , ni les vaisseaux salivaires , jusqu'à faire cracher le sang tout pur, & à le faire rendre par les selles pendant sept à huit jours, comme on l'a vû arriver : il n'arrache pas les dents de la bouche , il ne fait point tomber le nez , il n'estropie pas les pauvres Patiens ; il ne con-

traint pas de faire ſon Teſtament: enfin il ne tue perſonne. Si ces avantages ne donnent pas du crédit à mon Remede, j'eſtime les Medecins bien malheureux de conſumer leur ſanté à chercher des moyens de rétablir celle du Genre humain, s'il faut que ceux pour qui ils ſe donnent tant de ſoins, rebutent tout ce que l'on peut trouver de plus utile pour conſerver leur vie, juſqu'au moment de l'exécution du Decret immuable qui condamne toute chair à la mort. Je ſuis né ſincere & de bonne foi; je ne prétens pas que mon Remede ſoit l'*Ens Veneris* de Paracelſe, ni la Pierre de Butler, ni l'Alkaeſt

de Vanhelmont : je dis ſimplement qu'il eſt tres-actif, fondant, & des plus pénétrans ; par conſequent en état de briſer la tiſſure du ſang, de lever les obſtructions des viſceres, & de pouſſer au-dehors toutes les matieres hétérogênes, & par conſequent de purifier la maſſe du ſang. Ai-je pû ſans être fondé ſur des experiences certaines, avancer ici que mon Remede guérira des degrés de Verole que le Mercure ne peut guérir ? Jean Carpi inventeur de l'uſage du Mercure, communiqua en mourant ſa découverte au Public ; j'eſpere dans quelque tems, ſans attendre ce dernier moment, communiquer auſſi

la mienne. Je ne l'ai revelée à personne qu'à l'Illustre M. de Chirac, qui a été témoin de plusieurs cures, comme nous le verrons plus au long.

L'importance de la matiere m'a engagé à m'étendre un peu sur le Mercure : il suffit seul pour faire voir la grande difference qu'il y a entre les vertus des Métaux & des Mineraux, & les vertus des Vegetaux dans les Maladies chroniques. Ceux-là sont toujours préférables en deux points principaux : ils dissolvent le liquide trop épais, & ils enlevent le principe de la Maladie, soit en le précipitant par les selles ou par les urines, soit en le poussant par les

ſueurs, ou par l'inſenſible transpiration. Les Diſſolvans Vegetaux, comme la Gomme Ammoniaque, comunément ne purgent rien. Ceux qui purgent ou qui pouſſent par tranſpiration, comme tous les Diaphoretiques, ſons alterés dans l'eſtomac par les levains de la digeſtion, qui les dépoüillent de leur vertu purgative; enfin ceux qui diſſolvent & qui purgent en même tems, comme la Coloquinte, la Scamonée, la Gomme gutte, l'Euphorbe, l'Elaterium, &c. n'exercent leurs opérations qu'en tourmentant horriblement les Malades. La maniere d'agir des Mineraux, par exemple, de l'Antimoine, eſt bien dif-

ferente ; ſes pointes embaraſſées dans les Sels ſulfureux du Tartre ou du Salpêtre, qui ſe fondent promptement dans l'eſtomac, irritent ſes membranes, ou pour parler plus juſte, mettent en convulſion les muſcles du ventre ; car ſelon la découverte de l'*Illuſtre M. de Chirac*, dans le vomiſſement, l'eſtomac eſt en repos & tout paſſif ; les ſeuls muſcles de l'eſtomac agiſſent & preſſent avec une grande violence l'eſtomac & les entrailles. Ce grand Medecin en fit l'épreuve ſur un chien qui avoit avalé du ſublimé corroſif : il lui perça le ventre, il prit avec la main l'eſtomac du chien, qui n'avoit aucune action

dans les efforts que l'animal faiſoit pour vomir ; mais il étoit preſſé d'une force extraordinaire, auſſi bien que la main qui le tenoit, par les muſcles du ventre. Le grand Anatomiſte M. du Verney, après en avoir fait épreuve, eſt convenu de la verité de cette découverte. Quand les pointes de l'Antimoine ne ſe peuvent dégager du Tartre ou du Salpêtre dans l'eſtomac, ſoit par quelques diſpoſitions particulieres de ce viſcere, ſoit parce que les pointes ſont trop fixées par les Sels, elles paſſent juſque dans les entrailles, où elles ſe dévelopent par la bile, par le ſuc Pancréatique, par le chyle deve-

nu plus ſubtil & plus pénétrant, par la précipitation qui s'y fait des matieres groſſieres: Alors ces pointes picotent la membrane interne des entrailles, leur mouvement vermiculaire augmente, & force ces matieres groſſieres de ſortir. Quand ces pointes ſont bien fixées par une grande quantité de Tartre ou de Salpêtre, comme dans l'Antimoine Diaphorétique, elles montent en cet état avec le chyle dans le ſang, & ſe mêlent à toutes les humeurs qui les diſſolvent ou les dégagent, & les jettent ſur toutes les membranes dont les vaiſſeaux ſont compoſés; elles excitent en elles de legeres irritations,

ſoit parce que les Sels qui moderent leur activité, ne ſont pas entierement ſéparés d'elles, ni totalement fondus ; ſoit parce que ces pointes ſont en petite quantité, ou très émouſſées par la violente action du feu : c'eſt ce qui arrive dans le *Lilium* de Paracelſe. Le mouvement tonique des membranes ainſi augmenté, elles pouſſent par leur vertu de reſſort, le ſang avec plus de force, le poulx devient plus vigoureux, toutes les fonctions ſe raniment. Les nerfs inſerés dans les glandes, ou rampans autour d'elles, font de plus fortes contractions, preſſent les glandes à proportion, qu'ils dépoſent dans les

vaiſſeaux ſecreteurs & excreteurs la liqueur qu'elles ont filtrée, & l'y dépoſent avec la même viteſſe avec laquelle les arteres qui aboutiſſent à ces glandes leur aportent le ſang. La ſecretion des urines, des ſueurs, de la matiere de l'inſenſible tranſpiration, augmente conſiderablement, & le ſang ſe dégage de ſes impuretés: d'une autre part les Soufres de l'Antimoine diſſolvent les liquides, émouſſent leurs acides, ou les envelopent de ſorte qu'ils ne peuvent plus nuire en paſſant par les voyes de l'inſenſible tranſpiration ou des urines : l'eperience confirme ici la raiſon. Horſtius a remarqué que les Ma-

Lib. 7. Obſ. 27.

ladies qui viennent par les exhalaiſons des Metaux & des Mineraux, ne ſe peuvent guérir que par des remedes Métalliques & Mineraux. L'aſthme produit par des fumées métalliques, ſingulierement par celles qui exhalent du Mercure, ne cede à aucun des remedes ordinaires; il faut y employer les Mineraux & les Metalliques, comme le Mercure doux, le Turbith mineral, le Cinabre d'Antimoine, le Bézoard ſolaire, joints aux purgatifs. Enfin les Eaux Minerales, qui font quelquefois la derniere & l'unique eſperance dans certaines Maladies chroniques, ſont notre derniere reſ-

ſource, mais déciſive, que les Metaux & les Mineraux fourniſſent les plus grands remedes dans les Maladies les plus deſeſperées. Les unes ſont ferrugineuſes & vitrioliques, leur Soufre volatil s'inſinue avec rapidité dans les liqueurs, les diſſout, enleve les obſtructions & tous les obſtacles que forment les viſcoſités: leur ſaveur auſtere fortifie les ſolides en reſſerrant leurs fibres, excitant leur force élaſtique, qu'un embarras formé par un liquide trop épais, rendoit languiſſante; elle reſſerre encore les fibres du ſang, & précipite tout ce qui peut en alterer la tiſſure. Les autres ont un Sel lixiviel mêlé d'une por-

tion de Soufre : d'autres ont un Sel nitreux aussi joint avec du Soufre, d'où il se forme un esprit urineux, ou un Alkali volatil ; d'autres sont purement vitrioliques avec un peu de terre : D'autres sont alumineuses, & leurs Sels se forment en cristaux, semblables à ceux de l'Alun : D'autres sont très chaudes, pleines d'un Soufre extrêmement subtil, parce qu'elles refroidissent très promptement : Ce Soufre est plein d'un Sel des plus volatils. Les experiences de tous les siecles nous apprennent, que toutes les Eaux Métalliques & Minerales, sont ordinairement la derniere ressource des grandes maladies. Il est

tems de finir cette Dissertation, en prevenant quelques Objections que l'on pourroit me faire.

L'on dira que les remedes tirés des Métaux & des Mineraux, sont acres, caustiques, & de veritables poisons; mais quelques Vegetaux n'ont-ils pas le même defaut? Le Fer, le Plomb, l'Etain, &c. sont-ils nuisibles? Le prejugé que l'Antimoine & le Mercure, sont des poisons a duré jusques vers le milieu du dernier siecle. Van-Helmont lui-même n'en étoit pas exempt. *Antimonium*, dit il, *quamdiu vomitum, aut sedes movet, & Mercurius revivificari potest, venena sunt, nec viri boni remedia.*

Le Parlement de Paris condamna l'Antimoine, comme un poiſon. L'experience que Louis XIV. en fit ſur ſa Perſonne, commençа à détromper le Public : Il guerit contre toute apparence : l'Emetique fût mis en uſage dans le Public. Il ne réuſſit pas ſur le Cardinal Mazarin : Il retomba dans le mépris pour un tems : Il a peu à peu ſurmonté l'horreur que l'on en avoit, & s'eſt depuis maintenu dans la réputation du meilleur de tous les remedes, particulierement pour les maladies aiguës, & entre les mains d'un habile Medecin qui le connoiſſe. Que le Chymiſte ſoit adroit & bien entendu à le preparer, & à pré-

parer tous les autres, que le Medecin ſoit prudent, attentif à ſe ſaiſir de l'occaſion d'appliquer ces prétendus poiſons ; ils ſe changeront en remedes excellens, tels que l'induſtrie humaine n'a pû juſqu'ici en trouver de meilleurs. Les Medecins praticiens m'entendent, & pourroient rendre ici témoignage à la verité. Si le Mercure eſt de lui même un poiſon, pourquoi tout crud, & ſans préparation, tel qu'on l'employe dans les frictions, détruit-il le venin de la Verole, bien plus efficacement que quand il eſt préparé, c'eſt-à-dire, mêlé avec des Sels? Pourquoi peut-on mettre dans une tiſanne juſqu'à une demie liver

vre d'Antimoine crud, ſans en craindre aucun accident? Peut-on trouver un poiſon plus horrible que le ſublimé corroſif? Les travaux des Chymiſtes l'ont adouci au point qu'il devient, un des moins violens, & des plus utiles de tous les remedes. La *Rectification* ne dépouille-t elle pas de leur acreté cauſtique, & corroſive les eſprits de Salpêtre, de Sel, de Vitriol? Le Cinabre naturel dépoſe ſon Arſenic par les *Sublimations*, par les *Coctions*, par les *Lotions*. Combien de grandes maladies & deſeſperées, tous ces remedes adoucis n'ont ils pas gueries? Le Vertige, l'Epilepſie, la Pleureſie, les ſuffoca-

tions hysteriques ou hypocondriaques, la Colique, la Goutte errante, le Rumatisme, la grosse Verole, les Galles opiniâtres, les Dartres, la petite Verole? Les Medecins qui ont horreur de ces remedes, ou sont très ignorans, ou très paresseux; car leur connoissance demande du travail. Si ces remedes ne réussissent pas toûjours, (quel est le remede qui soit infaillible?) qu'on examine de près, & on trouvera qu'ils ont été mal preparés, ou appliqués à contre-tems Alors c'est la faute de l'Artiste ou du Medecin, & non du remede. Si avant que de le donner, on examinoit avec soin toutes les cir-

constances de l'âge, du sexe, des forces, des climats, des alimens, de l'habitude du corps, du caractere de la maladie & de ses differens états; le remede réussiroit, & ne serviroit pas de prétexte pour couvrir une faute de jugement, ou d'habileté de la part du Medecin ou de l'Artiste.

Les Hollandois, les Allemans, & tous les habitans du Nord, regardent comme des remedes precieux, certaines teintures des Métaux; tel qu'est le *Lilium* de Paracelse, & même l'Eau de Chaux que l'on fait prendre interieurement en Hollande avec du lait dans la Phtisie, & dont les malades se trouvent bien;

mais en France où l'air eſt plus vif, & où les corps ſont plus tendres, ces remedes ne reuſſiſſent pas à cauſe de leur trop grande acreté. Ceux & celles que les Eaux de Bourbon & de Vichy n'ont pû ſoulager, ont trouvé leur gueriſon dans celles de Forge. Les Métaux & les Mineraux, fourniſſent de toute ſorte de remedes; c'eſt au Medecin à les appliquer ſelon le beſoin. Mais, dira-t-on encore, il faut que le Diſſolvant ſoit homogene ou de même nature, que ce qu'on veut diſſoudre. L'eau eſt le Diſſolvant des Sels, les Vegetaux ſont plus aqueux que les Métaux & les Mineraux, ils ſeront donc plus propres à re-

ſoudre les coagulations que ces deux derniers, parce que ces coagulations viennent de Sels trop fixes ; mais il n'eſt pas toûjours veritable qu'elles tirent leur origine des Sels. La gelée d'un bouillon demeure liquide, tant que le bouillon eſt chaud, elle s'épaiſſit quand il refroidit, ſes Particules ceſſant d'être agitées par les molecules du feu.

Les parties des liquides ſulfureux, reſineux, gommeux, huileux, gras, tirés des Vegetaux & des Animaux, qui nous ſervent d'alimens, ſe figent entr'elles, quand le mouvement ou la chaleur qui les agitoit, ont ceſſé. Or il ſeroit ridicule de prétendre diſſoudre

des ſulfureux, reſineux, &c. par un Diſſolvant aqueux. Il n'y a de tous les Sels qu'un Sel Acide, fixe, vitriolique, qui puiſſe former des coagulations : Ce Sel eſt le principe du mal hypocondriaque, de la jauniſſe, & autres pareilles maladies. Il ſe faut bien donner de garde de fondre ce Sel, il produiroit de grands deſordres, quand il s'infuſeroit dans les liqueurs. Il faut l'adoucir, l'abſorber dans les Métalliques, tel qu'eſt le Fer ; enſuite l'entraîner par des purgatifs. Je conviens que nos remedes Chymiques, ont ſouvent beſoin de Vehicules aqueux, qui leur facilitent l'accès dans les liquides coa-

gulés : Le mouvement rapide des particules de ces remedes mêlés avec les liquides diviſe, écarte leurs parties tenaces & viſqueuſes, & leur communique une partie de leur activité. Au reſte nous ne prétendons pas bannir de la Medecine tous les remedes, qui ne ſont ni Mineraux ni Métalliques, il y a des occaſions où les Vegetaux ſont à preferer : Nous prétendons ſeulement que les Métalliques & Mineraux, ſont les ſeuls remedes qui puiſſent enlever les maladies longues opiniâtres & rebelles.

L'on m'objectera peut-être encore qu'en pluſieurs occaſions, on a beſoin de remedes rafraîchiſſans & humectans.

Nous en convenons ; mais nous remarquons que les habiles Chymistes savent tirer des liqueurs Acides, des Mineraux & des Métaux calcinés, exposés pendant quelque tems à l'air, & distilés par un feu moderé : Ces liqueurs humectent & rafraîchissent ; l'on en tire par cette voye du Fer, du Cuivre, de l'Etain, de l'Antimoine, du Vitriol, &c. Celle que l'on tire du Vitriol est presqu'insipide, & a une grande vertu dans la vomique, dans les inflammations des reins, de la vessie & des autres parties ; dans les abcès de la Matrice, du Foye & de la Rate.

Mais après tout quelles sont les maladies que l'on ne puisse

guerir

ſans le ſecours des Humectans? Et quelle eſt la ſechereſſe que des Alimens humectans, l'Eau, l'Orge, les Amandes douces, la Laitüe, le Pourpier, les Pruneaux, les Raiſins de Corinthe, ne puiſſent adoucir? Si ces remedes ne le peuvent pas, les Humectans des autres eſpeces de Vegetaux ne le feront pas. Au reſte ce ne ſont pas les ſeuls Humectans qui rétabliſſent des entrailles trop ſéches. Des membranes ſéches acquierent de nouvelles forces par un remede métallique convenable, qui augmente leur mouvement, reſſerre doucement leurs fibres, qui embraſſent plus étroitement les alimens, leſquels humec-

tent inſenſiblement ces fibres.

Si l'on nous faiſoit une nouvelle difficulté, que la ſubſtance du corps eſt molle & humide, & les liquides d'une douceur de lait ; les Métaux & les Mineraux au contraire ſont corroſifs, capables d'exciter dans le corps humain de grands troubles : nous répondrions que notre deſſein n'eſt pas ici d'interdire abſolument l'uſage des Plantes, mais que nous prétendons ſeulement que l'uſage des Mineraux & des Métalliques eſt bien plus efficace, parce qu'ils excitent plus puiſſamment les fibres trop relâchés des membranes, dont ils réta-

blissent les mouvemens toniques, & c'est ce qu'on ne doit gueres attendre des autres remedes. Paracelse nous a appris que les Ulceres malins & vieux, qu'aucun remede Vegetal n'a pu guerir, ont facilement cedé aux Mineraux. Quel remede plus certain que le Fer, peut-on employer dans l'affection Hypocondriaque, dans la mélancolie inveterée & rebelle, dans les maux de Rate, dans les vieilles Jaunisses ? Les Vertiges opiniâtres, l'Epilepsie, les maux de tête continuels, rendent inutiles tous les remedes tirés des herbes, ils ne resistent pas à ceux que l'on tire du Cinabre. L'usage des remedes Antimoniaux bien pre-

parés, détruit les Abcès internes & profonds, & les Fiſtules Ocultes; les Vegetaux n'y font rien. Si l'on y fait de ſerieuſes attentions, l'on peut attendre de grands ſecours des Métaux & des Mineraux bien préparés; ſans en craindre aucun danger : L'art ſçait leur enlever leur vertu corroſive, & les rendre innocens.

L'on peut pouſſer ſes doutes, juſqu'à dire que puiſque le feu le plus violent a bien de la peine à fondre les Métaux, & quelques Mineraux; à plus forte raiſon la chaleur moderée de l'eſtomach & des entrailles, ne les pourroient diſſoudre. Que l'on faſſe reflexion qu'il y a des matieres qui

ſe reſſerrent, & ſe durciſſent à un feu violent, & ſe diſſolvent à un feu moderé. Des Sels de differentes eſpeces expoſés à un grand feu, s'acrochent, & ſe réuniſſent fortement les uns avec les autres; & ſoutiennent les efforts impetueux du feu. Mêlez ſeulement parmi ces Sels le quadruple de cendres, ou de quelqu'autre corps un peu dur, ils ſe diſſoudront à un feu lent, & aſſez foible. La même choſe arrive aux Métaux. Les Sels, le Fer, le Cuivre, le Mercure, l'Antimoine, par une legere coction, depoſent très promptement leur teinture dans de l'eau ſimple. Pourquoi n'arriveroit-il pas la même choſe dans le corps

humain, & même encore plus promptement, parce qu'on n'avale ces remedes qu'après les avoir fort ouverts par les travaux Chymiques ? Nous convenons ſans peine qu'il y a dans les Métaux, une vertu toute de feu ; & c'eſt pourquoi ils ſont ſi propres à devenir d'excellens Diſſolvans : Ils ne peuvent changer de nature dans nos corps, & c'eſt un malheur quand un remede y en change : Ce changement ne doit arriver qu'aux alimens. De-là, il reſulte une derniere objection, qu'il n'eſt donc pas ſûr d'uſer de Diſſolvans ſi puiſſans, quand on craint une colliquation trop grande, ou de la part de ces

Diſſolvans, ou de la part de la nature de la maladie. Sans nous amuſer davantage à répondre à ces ſubtilités ; nous diſons qu'il eſt bien vrai que ces ſortes de Colliquations arrivent dans les Hectiques, dans les Phtiſiques, & autres maladies de conſomption : mais nous ajoûtons que l'experience nous a appris que de pareilles maladies ſe gueriſſent quelquefois par le Flegme du Vitriol, par le long uſage des Antimoniaux bien preparés, qui emportent les Ulceres des Fiſtules. Tout le monde connoît l'*Antihuticum* de Potier, qui eſt de ſi grand uſage dans l'Hectyſie & la Phtyſie ; c'eſt un composé d'Etain & d'An-

timoine. Il n'y a rien de plus puiſſant que la terre douce de Vitriol, après qu'on a ſeparé le Sel, pour les Ulceres, les Plaies, & pour les Hemorroïdes ; & ſi on la donne intérieurement elle éteint les fievres, adoucit les douleurs de la Goutte ; guerit l'Hydropiſie, la Phtiſie, les Ulceres des entrailles, & l'écoulement contre nature de toute ſorte d'humeurs. La roſée de Vitriol appaiſe les douleurs de tête les plus víves, quand on en prend pendant quelques jours. Elle adoucit l'ardeur brulante du ſang, fortifie les entrailles & le cerveau. Qu'a t-on pu trouver juſques ici de plus efficace que l'Alun pour les playes, pour les He-

morragies internes ou externes? Aucun remede peut-il plus ſûrement, plus promptement & plus agréablement, que les eſprits Acides ou autrement vinaigres Métalliques, éteindre les ardeurs de la Fiévre, reſoudre une Pituite incommode, arrêter l'impétuoſité d'une bile allumée: Enfin la douleur de tête cede aux teintures de l'argent, les obſtructions ſont enlevées par le Fer, par le Mercure; la paſſion Hyſterique par le Sel de l'Etain; les inflammations par le Sel du plomb; toutes les chaleurs conrre nature, par les eſprits de Vitrlol, de Sel, de Soufre. En un mot ſi l'on examine les choſes de près, l'on

trouvera dans les Métaux & dans les Mineraux, autant de ſecours pour les maladies Chroniques, avec cette différence, que les Vegetaux peuvent ſervir dans les premieres, & qu'il n'y a preſque pas d'autres ſecours pour les dernieres.

Jamais Hypocrate n'a plus contribué à l'avancement de la Medecine, ni à l'inſtruction des Medecins que lorſqu'il a fait l'Hiſtoire des Maladies qu'il a traitées, & qu'il a rapporté les ſuccès heureux, ou malheureux, qu'ont eû les ſoins qu'il donnoit aux malades. Il décrit ſes Hiſtoires avec une ſimplicité & une bonne foy, qui dans l'eſprit des gens intelligens, lui fait autant

d'honneur, que sa science & ses grandes lumieres, sont capables d'attirer leur estime: C'est sacrifier sa vanité; à la verité, les petits genies en sont incapables. Ceux-là seuls que la nature a formés, pour être veritablement de grands hommes, sont capables d'une telle generosité. Qui peut prétendre avoir une étendue de lumieres, aussi vaste, que ce Pere de la Medecine? Personne jusqu'ici n'a encore poussé son orgueil jusque-là. Il s'est passé plus de deux mille ans, pendant lesquels ce Prince des Medecins a joüi de sa gloire, sans trouver de concurrant; tous les hommes de tant de siecles, aspirans seulement à

l'honneur d'être de ſes diſciples, ſans eſperance de l'égaler. Cette eſtime ſi generale, eſt une preuve decisive, qu'elle eſt établie ſur une capacité que perſonne juſqu'ici n'a pû acquerir. Qui ſuis-je-moy, pour oſer même parler d'une profondeur de ſcience, à laquelle toute la terre a cedé? Trop heureux, ſi je pouvois me mettre en poſſeſſion de la plus legere portion de tant de lumieres. Quand donc j'imite Hypocrate, en écrivant, comme lui, les hiſtoires de mes malades; je laiſſe à part ſa ſcience: Je ne prétens qu'à ſa bonne foi & à ſa ſincerité; c'eſt de cela ſeul, dont je me picque, je cite tant de gens,

comme témoins oculaires de ce que j'avance, & qui pourroient me dementir; que je ne puis me persuader que mes plus grands ennemis se puissent même imaginer, que je veüille faire illusion au Public, & m'attirer son estime, & sa confiance par de fausses histoires, par des Romans de maladies & de guerisons, qui ne furent jamais. Que mes ennemis disent, & pensent tout ce qu'ils voudront: Le témoignage de ma conscience, celui de tant de gens d'honneur, placés dans les premieres dignités de la Medecine, me mettront en repos, & du côté de la verité des faits que j'avence, & du côte de la bonne

foy, avec laquelle je les rapporte. Je m'attends à toute ſorte de contradictions. Les plus grandes verités reconnues aujourd'hui par tout le genre humain, ont ſouffert dans les Auteurs de leur découverte, de veritables perſécutions : Les uns ont eté traduits à l'Inquiſition : Les autres ont peri dans les Priſons : D'autres ont penſé être déchirés par le Peuple, qui n'aime pas à apprendre qu'il s'eſt trompé ; & qu'il y a des voyes, des moyens, des méthodes, qu'il ne ſçavoit pas : Il s'imagine qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ait eté dans l'erreur depuis pluſieurs milliers d'années ; & qu'enfin il ſoit venu

des hommes qui ayent mieux pensé ſur la Phyſique qu'Ariſtote. C'eſt ce qui eſt arrivé à l'Illuſtre Deſcartes, comme nous l'avons déja dit, & dont la doctrine a été ſi combattue. A la fin, preſque tout le genre humain a flechi : Son orgueil eſt tombé aux pieds de ce grand homme : Tout le Monde eſt demeuré d'accord, que juſqu'à lui, il avoit été dans l'erreur. Je ſuis bien eloigné de penſer que je puiſſe faire dans le genre de la Medecine, ce que ce grand Philoſophe a fait en Phyſique. Tout mon merite eſt, pour ainſi parler, d'avoir eu pitié du genre humain, expoſé à la fureur du Mercure. Je me ſuis tourné

de tous les côtés, pour inventer un moyen de le guerir de la plus cruelle de toutes les maladies, ſans lui faire courir tant de dangers, & ſans lui faire éprouver les horreurs d'un remede plus cruel que le mal même. J'ai été timide pendant les premieres années dans l'incertitude du ſuccès; mais il a été depuis cinq ou ſix ans, toûjours ſi conſtamment heureux, que je puis à preſent me flatter ſans temerité, que j'ai réuſſi dans mes recherches. Ma conſcience me rend témoignage que j'ai plus cherché dans mes travaux, l'utilité publique, que mes interêts J'en convaincrai un jour le Public, en lui faiſant preſent de mon Remede

Remede & de ma Métode. Quel bonheur ne seroit-ce pas pour moy, de lui laisser un moyen sûr, de se délivrer d'un mal qui l'attaque jusques dans le centre de sa naissance, & de l'en délivrer sans danger. Commençons le tissu de nos Histoires; nous décrirons les maladies; nous épargnerons les noms des Malades, & nous éviterons toutes les circonstances, qui pourroient faire naître le moindre soupçon.

En 1716 au mois d'Avril, l'Illustre M. de Chirac fut consulté par un Seigneur qui avoit subi deux fois la torture du grand Remede, & pris pendant quarante jours une quantité prodigieuse de Ti-

ſannes, ſi vantées par pluſieurs; qui n'empêcherent pas d'horribles ulceres de ronger la gorge du Malade, ni les Condilômes à l'anus, ni les Puſtules aux bras, aux jambes, aux cuiſſes: une inſomnie cruelle achevoit de jetter le Malade dans le dernier découragement. M. de Chirac lui conſeilla de rentrer pour une troiſiéme fois dans le grand Remede. Mais quelle apparence de s'y réſoudre? Sollicité de dire ce qu'il penſoit de mon Remede, la réponſe fut qu'il le croyoit un bon Palliatif, mais incapable de guérir radicalement. Le lendemain j'eus une conférence avec M. de Chirac; je

ne fis pas de difficulté de lui en apprendre la composition. Il changea de sentiment ; il convint que ce Remede pouvoit guérir ; que cependant l'expérience en décideroit. J'entrepris ce Malade, dont M. Fourneau Docteur Regent de la Faculté de Paris, étoit Medecin. Le Malade guérit si bien en vingt-cinq jours, sous les yeux de ces deux Messieurs, qu'il jouit encore aujourd'hui de la meilleure santé.

La Maîtresse du Seigneur en question, qui étoit devenue aveugle, & couverte d'une espece de lépre depuis la tête jusqu'aux pieds, guérit en moins d'un mois, & les plus

affreux ſymptômes diſparurent en huit jours.

Dans la même année, un autre Seigneur qui avoit couru de Facultés en Facultés, tourmenté d'une affection hypocondriaque vérolique, qui s'étoit jointe aux autres ſignes de la Verole, ſortit de mes mains, dans l'eſpace de trente jours, parfaitement guéri.

Dans la même année 1716, un homme de conſideration ſe préſenta à moi; il m'apprit qu'il avoit paſſé deux fois par le grand Remede, ſous la conduite du plus grand Chirurgien du Royaume; que depuis ce tems-là il avoit perdu la vûe: une dartre s'étendoit

depuis la lévre ſuperieure, juſqu'à la ſuture coronale. J'avoue de bonne foi que j'eſperois peu de réuſſir : je fus ſurpris que mon Remede lui emporta dans huit jours ſon aveuglement & ſa dartre. Il s'eſt depuis toujours bien porté ; M. Baſſat, premier Medecin de feu Monſeigneur le Duc de Berry, eſt témoin de ce fait.

En 1717 un Mouſquetaire m'avoua qu'il avoit eu des Poulains il y avoit huit ans ; qu'ils furent mal guéris ; qu'il ſurvint depuis ſur ce mauvais fonds des Chancres, & un Phimoſis, dont je fus contraint de faire faire l'opération. Il exigea de moi de le

faire paſſer par le grand Remede : la Salivation ne parut qu'après ſept frictions faites, précedées de toutes les préparations convenables. L'état du Malade devint ſi horrible, que les Medecins que j'appellai, qui étoient Meſſieurs de Chirac, Fourneau & Baſſat, en furent étonnés. Soixante & dix-ſept jours ſe paſſerent dans ces horreurs : qu'on les imagine les plus funeſtes, on n'en aura qu'à peine une juſte idée. Je pris le parti de lui faire avaler avec une étrange peine, quelques grains de mon Sel diſſouts dans un vehicule convenable; demie heure après ſurvinrent une ſueur abondante & un

dévoyement. Tous ces affreux ſymptômes ſe diſſiperent, comme par un enchantement: une legere ſalivation ſubſiſta. La cure fut heureuſement conduite à ſa perfection. Quelques Officiers que je ne puis nommer, en ſont témoins, auſſi-bien que de l'ingratitude de ſes Parens.

En 1717 M. Fourneau a vû un Enfant de neuf ans, *Malitia prævenit ætatem*, avec Chaudepiſſe, Chancres, Porreaux, & une Cryſtalline. Il fut radicalement guéri en 30 jours. M. Fourneau en eſt témoin.

Dans la même année, une Femme avec Chancres, Puſtules, Exoſtoſes, &c. conſulta Mrs Fourneau & Baſſat, que

nous avons déja cités : Ils la jugerent incurable. Cinquante jours ont ſuffi pour la remettre dans une ſanté ſi ferme, qu'aujourd'hui elle convient qu'elle n'en a jamais joui d'une meilleure, & cela en agiſſant à ſon ordinaire.

En 1718 un Soldat, dont les Cartilages du Nez étoient rongés; plein d'Ulceres, &c. a été guéri en ſoixante jours, ſans ceſſer de faire le Service du Roy à ſon ordinaire. Pluſieurs Seigneurs qui le connoiſſoient, eurent la curioſité de le voir.

Dans la même année un charitable Curé d'une grande Paroiſſe de Paris, recommanda aux Officiers de Santé des Petites

Petites Maiſons, une pauvre jeune Femme, qu'ils jugerent incurable, & qu'ils renvoyerent. Ce pieux Paſteur me fit appeller : je remis en dix jours cette infortunée en état de vacquer à ſes affaires, & par la ſuite elle recouvra une ſanté parfaite.

En 1719 un miſerable Cocher paſſa des mains d'un Chirurgien aux Petites-Maiſons, où il eſſuya le grand Remede. Il y perdit un œil; l'Uretre reſta percée de pluſieurs trous : un écoulement d'urines involontaire, des Chancres, une inſomnie opiniâtre, une maigreur qui faiſoit horreur, furent tout le fruit qu'il retira du grand Remede. Je

l'ai remis en quarante jours dans une si bonne santé, qu'il fait actuellement la fonction de Cocher chez le Comte de Brancas.

En 1720, il se presenta à moi une Femme d'environ quarante ans : je la jugeai pulmonique & incurable. Le lendemain je la vis avec M. de Chirac & M. Fourneau, qui la condamnerent à la Verole. Ne pouvant entrer dans ce sentiment, je fus bien-tôt convaincu, & de mon erreur, & de la pénétration de ce grand Medecin. La Femme confuse, qu'on eût découvert son secret, avoüa qu'elle avoit eu depuis vingt-un ou vingt-deux ans une Chaudepisse &

un Chancre, dont elle ſoutenoit avoir été bien guérie. Un mois d'uſage de mon Remede la guérit de ſa prétendue Phtiſie, la convainquit de ſon erreur, & me fit regarder M. de Chirac comme un des plus grands Medecins de ſon ſiécle. Depuis trois ans elle marchoit l'Epine du dos courbée en arc, ne pouvant preſque ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Je lui donnai mon Remede; douze heures après elle vomit ſoixante Vers, ou plus: elle ſe redreſſa, marcha avec liberté. M. de Chirac voulut voir de ſes yeux un effet ſi ſingulier. J'envoyai cette Femme à la Campagne pour y prendre du Lait.

En 1721 au mois d'Avril, un Officier de la Maiſon du Roy, homme de cinquante ans, attaqué de la Verole depuis vingt, s'étoit contenté d'adoucir ſes Maux par des Palliatifs, qui avoient rendu le mal plus inveteré & plus opiniâtre : un deſſéchement univerſel, des Exoſtoſes dans toutes les parties du corps, & particulierement aux Apophiſes Maſtoïdes, formoient un veritable ſpectre. Il tomboit ſouvent à la renverſe de la vive douleur qu'il reſſentoit en appuyant ſeulement le pied à terre. M. Baſſat étoit ſon Medecin : je refuſai long-tems de l'entreprendre ; je me rendis à ſes inſtances. Je lui adminiſtrai mon Remede ; douze

heures après il ſurvint une ſurdité qui nous ſurprit extrêmement ; je cherchai des reſſources dans le Remede même, qui lui avoit occaſionné un ſymptôme ſi peu attendu. Je lui en donnai une triple doſe : douze heures après il ſurvint par les deux oreilles, une ſupuration d'une matiere très corroſive, qui rongeoit la Peau ; elle fut des plus abondantes. Il entendit dans le moment ; huit jours après ces monſtrueuſes Exoſtoſes ſe diſſiperent, & la guériſon parfaite ſuivit. L'Illuſtre M. Dodart, dont le ſeul Nom fait l'Eloge, Premier Medecin du Roy, l'a vû & interrogé, & il eſt convenu qu'il etoit gueri.

Une Dame malade depuis vingt ans, me fut adreſſée par M. Boudin Conſeiller d'Etat, Medecin ordinaire du Roy, & Premier Medecin de laReine, au mois d'Août de l'année derniere. Son mal étoit une grande douleur aux genoux, aux jambes & aux pieds. Les jambes étoient d'une extrême maigreur : en Hyver elle ne pouvoit dormir qu'elle n'eût les jambes envelopées de ſerviettes trempées dans de l'eau prête à ſe glacer ; & en Eté, les fourures les plus chaudes ne pouvoient les échauffer. J'avoüe que je rejettai tous ces bizarres ſymptômes ſur la Paſſion hyſterique. J'employai diversRemedes recom-

mandés dans cette eſpece de Maladie par les meilleurs Praticiens, & le tout inutilement; au contraire la Malade s'en trouva plus mal. Je demandai à la Dame une Conſultation; elle me nomma M. de Chirac, qu'elle connoiſſoit : cela me fit un ſenſible plaiſir. Ce grand Homme ayant tout entendu, me dit que je m'étois très groſſierement trompé, auſſi-bien que tous les autres Medecins, par les mains deſquels cette Dame avoit paſſé, & que ce mal étoit la Verole. Frappé d'étonnement ſur un tel jugement, ne voyant pas les raiſons ſur leſquelles il étoit fondé, il me les déduiſit : je ne doutai plus, ni de la na-

ture du mal, ni de la ſuperiorité des lumieres de ce grand Medecin; j'en avois déja de grandes preuves depuis long-tems. La Dame encore plus ſurpriſe que moi, convint qu'elle avoit eu depuis vingt-un ou vingt-deux ans, une Chaudepiſſe & un Chancre, dont elle avoit été, diſoit-elle, bien guérie. Cet aveu vainquit l'opiniâtreté avec laquelle je tâchois de combattre l'opinion de M. de Chirac: J'en ai été convaincu à n'en jamais douter, par la promte guériſon de la Dame: Elle n'a fait uſage de mon Remede que pendant un mois; il ne lui reſte pas le moindre ſentiment de douleur.

Dans le même tems on demanda le ſentiment de M. Boudin Medecin ordinaire du Roy, au ſujet d'une fille de ſept ans, qui avoit un écoulement virulent preſqu'auſſi abondant qu'auroit pû l'avoir une fille de vingt : des Chancres l'accompagnoient. M. Boudin me fit l'honneur de m'appeller : nous trouvâmes par l'examen, que le Pere avoit la Verole, quand cette fille fut conçûe. Je la jugeai incurable ; M. Boudin fut d'un autre avis. Je lui ai donné mon Remede ; elle paroit entierement guérie : le tems en décidera.

Ces Exemples ſuffiſent ; il ne m'en manque pas. Si ce

nombre ne peut persuader le Public de l'utilité & de l'efficacité de mon Remede, & de la Méthode dont j'en fais user, un nombre infini ne suffiroit pas. Les Personnes qui sont sans préjugés, sans passion, s'en contenteront : ceux qui se laissant emporter à l'envie, à la jalousie & à l'animosité, résisteroient même aux Miracles. *

* *Possem & innumeras alias referre historias : sed iis qui oculis rectis res intuentur, quas in medio adduximus satis esse poterunt: ii verò qui oculis præditi sunt perversissimis, non modò his contenti non erunt, sed neque eas videre aut audire apertis atque integris & oculis & auribus poterunt.* Marc. Cornacchin. met. in pulver. ægrot. 24.





QUESTION,

S'IL y a des voyes plus sûres pour la guérison de la grosse Verole, que celle de la Salivation.

I.

CEtte affreuse Maladie, qui est en même tems le fruit & la punition d'un Libertinage sans choix & sans distinction, semble consister essentiellement dans un Acide fixe & Vitriolique. Cet Acide se dévelope plûtôt ou plus tard, à raison des Sexes, de l'âge, des Saisons, & de la diversité de la Diette qu'ob-

ſervent les Malades. Le mauvais levain qui infecte les humeurs, dans les uns, les corrompt plus promptement, & dans les autres avec beaucoup de lenteur. Ce levain corrompt & les Liquides & les Solides. Il fait illuſion, comme un Prothée, aux plus clairvoyans & aux plus attentifs. Il préſente tantôt des ſignes de Lépre, tantôt des ſignes de Scorbut. A peine le Medecin peut-il ſe garantir de l'illuſion, ſans l'aveu du Malade: car cette eſpece de Maladie ne prend communément ſon origine que d'un commerce avec l'un des deux Sexes qui eſt gâté; au lieu que la Lépre & le Scorbut n'ont ſouvent

pour principe que la Diette mal reglée, qui communique par les premieres voyes, ſon vice aux humeurs. Qu'un Medecin prudent épargne tant qu'il ſera poſſible, la pudeur des Malades ; qu'il compare avec attention les ſignes Pathognomoniques les uns avec les autres ; qu'il examine la maniere dont chaque mal a commencé de ſe faire ſentir : car il faut qu'il connoiſſe la difference qui peut ſe rencontrer entre ces ſignes. Les Auteurs ſont partages ſur l'origine de ce mal. Les uns, comme Leonicenus & Fracaſtor, ſoutiennent qu'il a éte Epidemique dès ſa premiere origine ; quil a eu une cauſe commu-

ne : qu'à la verité plusieurs en étoient infectés par le contact; mais que plusieurs autres sans ce moyen ne laissoient pas de l'être, parce que toutes les Parties de l'Europe en furent attaquées presque toutes dans le même tems.

D'autres croyent que c'est un Mal contagieux qui a duré plus de 150 ans, sans qu'on puisse pourtant le nommer Epidemique, mais Sporadique. Plusieurs veulent qu'il soit venu de l'Amerique, où il est Epidemique, soit à cause du vice des Eaux, soit de l'Air, soit des Alimens : que les Espagnols le communiquerent aux François qui assiégeoient Naples en 1493 ou 1494. Sy-

denham nous dit que ce Mal eſt venu en Europe des Régions brûlées de l'Afrique. Quelques-uns enfin (& ceux-là penſent peut-être plus juſte) s'imaginent que ce fleau a pris naiſſance du commerce de pluſieurs hommes avec une même femme; que d'Illuſtres Perſonnages, des Rois, des Empereurs, en ont autrefois été attaqués; que les ſemences de differens hommes, toutes ſpiritueuſes, dévelopées par l'ardeur dont les deux Sexes ſont emportés, entrent dans une telle fermentation, qu'elles perdent leur tiſſure, & ainſi mêlées, ſe changent en une eſpece de poiſon d'une nature ſinguliere. Ainſi plu-

ſieurs jeunes hommes, jouiſſant d'une pleine ſanté, & qui auroient commerce avec une jeune fille, auſſi d'une pleine ſanté, ſe trouveroient tous au bout d'un certain tems, attaqués de ce mal. Cette conjecture paroît plus plauſible que tout ce qu'on a pû dire juſqu'ici de l'origine de ce Mal. Les violens mouvemens de la Colere changent tellement la tiſſure du Sang, qu'il devient un des plus incurables Poiſons; & des Hiſtoires nous apprennent que ceux qui ont été mordus par des hommes que la colere tranſportoit, ſont devenus furieux & enragés. Qui empêcheroit que les Semences ne puſſent contra-

ĉter

ćter par une fermentation vicieuſe, un caractere de Poiſon d'une eſpece particuliere? Les effets qu'il produit, nous font aſſez connoître que ce caractere conſiſte dans un Acide fixe, approchant de l'Acide du Vitriol.

II.

Toutes les Liqueurs que la circulation emporte autour du Corps, ſont plus ou moins infectées du venin Verolique, ſelon la force ou la foibleſſe des Temperamens : il détruit leur tiſſure naturelle; il y introduit une épaiſſeur & une âcreté corroſive, qui ſe communique inſenſiblement aux Parties ſolides, aux Parties

glanduleuſes, aux charnuës & nerveuſes : les Os mêmes ſont enfin rongés. En un mot, il paroît un ſi grand nombre de differens ſymptômes, & de ſymptômes cruels, que l'Ame même s'en reſſent, & eſt attaquée de diverſes douleurs. Le ſeul principe de tant de Maux eſt une petite portion de venin, laquelle n'infecte que comme un ſoufle empoiſonné. En effet, quelle quantité de venin peut communiquer la Vipere par ſa morſure? Que communique un Galeux, ou un homme qui a la petite Verole? Cependant ce peu de levain enfle tellement toute la maſſe du Sang, qu'il pourroit infecter tous les hommes, &

y ſuffiroit; ſemblable à la lumiere, qui ſe communique ſans ſouffrir aucune perte. Le caractere de ce Poiſon eſt tel, qu'il convertit en ſa propre nature tout le ſang & toutes les humeurs, enſorte que ce ſang & ces humeurs deviennent â leur tour un Poiſon égal au premier. Qu'on faſſe une ſerieuſe attention aux differens Phœnomenes de ce cruel mal, ils donneront l'idée d'un Acide fixe corroſif qui domine. D'abord le venin s'inſinue dans les Parties Genitales gonflées par l'ardeur de la Paſſion, qu'excite un Orgaſme impetueux des humeurs. L'Orgaſme ayant ceſſé, tous les tuyaux enflés dans

le moment de l'action, retombent sur eux mêmes, en se resserrant, arrêtent & retiennent les parties veneneuses; celles-ci séjournant, attaquent les parties charnuës; l'inflammation & le gonflement s'ensuivent; la lymphe qni sort des Glandes, s'épaissit; & de-là se forment la Gonorrhée virulante & les Chancres.

La grosse Verole se manifeste plûtôt ou plus tard, à raison des differens degrés d'Acreté du levain Venerien, de la tissure plus ferme, ou plus lâche des parties Genitales; les Pustules paroissent, il sort une liqueur, tantôt jaune, tantôt verte. La Pustule se change en Ulcere, qui de

jour en jour devient plus profond; un calus très-dur en forme les bords. L'Uretre s'excorie insensiblement, ce qui cause les cuissons quand l'urine passe, & sa suppression. La Nature cependant travaille à rétablir les parties rongées; mais il ne se forme qu'une chair spongieuse qui bouche le passage aux urines. Enfin les Parties Genitales souffrent de cruelles douleurs, & le venin s'insinue dans toutes les humeurs: alors surviennent differens symptômes, des lassitudes, des engourdissemens, des douleurs vagues de tête, qui occupent tantôt une partie, tantôt une autre; une pâleur livide, & même verdâ-

tre, occupe le viſage ; les yeux ſont bordés d'un cercle, ſemblable à celui des filles qui ont leurs Regles, ou qui ſont prêtes à les avoir ; le viſage s'enfle, les pieds & les mains ſouffrent en Hyver une chaleur extraordinaire ; des veilles opiniâtres, de grandes inquiétudes pendant la nuit; une pareſſe, une triſteſſe, une mélancolie tourmentent tour à tour ces miſerables Victimes. La lymphe de tout le corps s'épaiſſit inſenſiblement ; il ſurvient des tumeurs aux Aines ; toutes les Glandes s'engorgent de cette ſeroſité epaiſſie ; il ſe forme des croûtes, des Porreaux marqués d'un cercle jaune, & ſemblables à des

portions de Rayons de Miel: & cette couleur jaune eſt le ſeul ſigne eſſentiel par où l'on puiſſe diſcerner la groſſe Verole, d'avec la Lépre & le Scorbut; les ſignes des trois Maladies, quant au reſte, ſont égaux. Enfin les douleurs en viennent à un point, que le Malade ne peut plus ſe tenir au lit; les os ſont rongés par l'acrimonie de l'Acide coagulant, ils s'enflent, la carie les détruit, les autres parties ſont rongées par des Ulceres Phagedeniques, ſinguliere-ment les Glandes du Palais, le Cartilage du Nez, qui tombe même quelquefois. Quand l'Æſophage eſt ruiné par les Ulceres, il reſte un enroüe-

ment qui rend un ſon très deſagréable à l'oreille. Après que les Glandes & les Pores de la Peau ont péri, les Poils tombent. Le malheureux mortel marche tout courbé, tremblant, gémiſſant, repréſentant un Squelete. Qui peut nier que chaque ſymptôme de cette cruelle maladie, ne ſoit une preuve qu'elle tire ſon principe d'un Acide fixe, puiſſant, tenant de la nature de l'Acide du Vitriol.

III.

Or il y a d'autres voyes plus ſûres & plus agréables que la Salivation, pour chaſſer du Corps ce ſi pernicieux Sel, auteur de tant de funeſtes ſymptômes. La Salivation même

ne

ne peut en délivrer les Malades qu'à deux conditions : par des bains d'Eau tiéde, par des Boüillons legers, par une diete humectante, il faut rompre le lien & la coagulation que ce Sel a introduite dans le ſang & dans les humeurs. Si l'on ne diſpoſe pas le malade par ces préparations, toute l'impétuoſité du Mercure ſe briſera par cette coagulation trop forte des humeurs : Le Medecin aura bien de la peine à vaincre l'opiniâtreté du mal ; il ſera forcé d'y employer plusieurs onces de Mercure, au lieu que quand ces préparations humectantes, dont on vient de parler, ont precedé, il ſuffit de quelques gros de

Mercure pour procurer la Salivation ; & plusieurs onces à peine en peuvent venir à bout, quand ces préparations n'ont pas precedé. Voici la maniere Physique, dont cette coagulation opiniâtre se forme. Le sang & le lait sont essentiellement de même nature : Plus le Sel Acide qui caille le lait est puissant ; plus la coagulation est forte. L'Acide Venerien est assez semblable à l'Acide qui caille le lait ; il épaissit peu à peu le sang ; & peu à peu il imprime à cette liqueur sa nature, son caractere ; & c'est delà qu'il arrive qu'avec le tems, le sang qui étoit très pur, devient lui même un poison, capable d'infecter, comme l'étoit

celui, par qui il a été infecté; & voici mécaniquement comment la chose arrive. Le mal Venerien infusé dans le sang, y excite peu à peu une fermentation vitiée, qui se termine, comme toute Fermentation, à une forte coagulation. D'abord les Sels volatils du sang resistent quelque tems, tiennent ses Soufres en fusion par la rapidité de leurs mouvemens. Tant que ces mouvemens durent, la santé subsiste, & les alterations qu'elle soufre ne sont pas fort sensibles. Le malade n'a pas le moindre soupçon qu'il renferme dans son sein au cruel ennemi; cependant les Souphres du sang peu à peu, & par degrés, per-

dent de leur mouvement, & ſe coagulent : Les Sels volatils ne ſe meuvent plus avec tant de force. Alors les premiers Aſſauts de la groſſe Verole commencent à corrompre les fonctions; une peſanteur, une envie de dormir profonde, un aſſoupiſſement invincible, une grande difficulté de ſe mouvoir, une laſſitude qui accable, ſont les avant-coureurs de ce terrible mal : Le ſang étant devenu fort épais, circule avec beaucoup de peine. La Fermentation qu'il ſoufre alors, en corrompt toute la tiſſure, auſſi-bien que de toutes les autres humeurs, ou pour mieux dire, leur tiſſure eſt comme dechi-

rée, miſe en pieces & en grumeaux, qui ſe reſolvent en une ſeroſité acre & brulante. D'abord les Sels tranchans des Sels fixes, qui dominent dans le ſang, rongent pour leur acreté les principes du ſang; enſuite ils attaquent les chairs & les os. Les grumeaux qui reſultent de la coagulation du ſang, ſe fixent dans les pores de la peau, & y forment une vilaine galle; enſuite ces Acides fixes rongent les fibres de la peau; il ſe forme des Ulceres calleux horribles à voir. Les os ſont rongés, comme avec de l'Eau forte; leurs fibres, toutes fermes & dures qu'elles ſont, cedent à l'activité du poiſon, & ſont détrui-

tes. Enfin tout le corps tombe en pourriture.

IV.

La nature a inventé plusieurs voyes, pour dégager le ſang de ſes impuretés, les reins, les Glandes des Inteſtins.

Il ne ſera pas hors de propos d'expliquer plus au long cette derniere voye, pour tirer d'erreur ceux qui attribuent plus de fruit & d'utilité à toute autre évacuation ; à celle, par exemple, qui ſe fait par les reins, par les ſueurs, par les Vaiſſeaux Salivaires, qu'à l'évacuation qui ſe fait par les entrailles. Peyerius eſt le premier, qui a découvert les

Glandes des Inteſtins ; leur uſage, ſelon lui, eſt de fournir une Lymphe au Chyle pour le delayer ; il prétend que c'eſt même de cette ſource que ſort cette quantité de matiere, que les purgatifs font vuider : D'autres le nient, fondés ſur ce qu'il n'y a pas d'apparence, qu'une ſource qui paroît ſi mediocre, fourniſſe tant d'humeurs ; mais ceux-ci ſe trompent, comme on va le voir. Sanctorius demontre que l'évacuation, qui ſe fait par la peau, & qu'on appelle inſenſible tranſpiration, comparée avec l'évacuation qui ſe fait par les entrailles, eſt comme un à dix, c'eſt-à-dire, que ſi dans vingt-quatre heures l'é-

vacuation des entrailles monte à quatre onces ſix gros, vingt-huit grains; l'inſenſible tranſpiration ſera de quarante-huit onces. Il eſt à remarquer que l'évacuation groſſiere des entrailles, eſt bien differente de l'évacuation qui ſe fait par leurs Glandes. La Fabrique de la peau, & celle des entrailles ſe reſſemblent très fort; car dans l'une & dans l'autre; le Microſope découvre des Glandes ſans nombre; mais afin que les Excretions, qui ſe font par les entrailles ſe faſſent abondamment; la nature a jetté ſur leurs Tuniques une quantité prodigieuſe de Vaiſſeaux ſanguins. La ſuperficie des entrailles comparée

à la ſuperficie de la peau, ſurpaſſe de plus du double celle-ci ; mais parce qu'il y a moins de Glandes dans les entrailles que ſur la peau ; l'on peut preſumer que l'évacuation qui ſe fait par les entrailles, comparée avec celle qui ſe fait par la peau, eſt comme un à quatre. Si par exemple dans une heure l'inſenſible tranſpiration fournit quarante-huit Scrupules, les Inteſtins n'en fourniront que douze. Leurs Glandes ſont bien plus groſſes que celles de la peau, par où l'on voit clairement que ces Glandes, ſont plus que ſuffiſantes pour les évacuations naturelles & ordinaires : mais il

s'en faut bien que toute la Lymphe qui eſt filtrée par ces Glandes, ſe précipite dehors avec les excremens; elle rentre dans la maſſe du Chyle, conduite par les vaiſſeaux lactées, & de-là, dans toute la maſſe du ſang. L'experience a fait connoître, que lorſqu'il n'y a pas de Chyle pour remplir les veines lactées, on les trouve pleines de cette Lymphe; mais quand les entrailles ſont picotées par quelque purgatif, elles chaſſent dehors, non ſeulement les gros excremens, mais auſſi tout ce que les Glandes des Inteſtins filtrent de liqueur; & cette évacuation, ainſi procurée par un purgatif, ſurpaſſe quatre fois

la naturelle en quantité. Les purgatifs ont deux manieres d'agir, en irritant les entrailles, & en procurant au sang une circulation plus rapide. C'est ainsi qu'agissent les purgatifs un peu violens. Quand ils picotent la Tunique interne des Intestins, non seulement ils font sortir de leurs Glandes la Lymphe qui y sejourne; mais aussi les autres humeurs: car comme il ne se trouve à l'Orifice de ces Glandes aucun embarras, & qu'elles présentent une sortie plus libre & plus facile, que toute autre voye; le sang y accourt avec rapidité, à peu près comme la serosité se presente en abondance, à l'endroit de la peau

qui eſt rongée par un Veſicatoire. Les parties les plus ſubtiles d'un purgatif hâtent le mouvement circulaire du ſang, en picotant les Tuniques internes des veines & des Arteres, & en diſſolvant le ſang, s'il eſt trop viſqueux. La chaleur qui ſuit un fort purgatif; le pouls qui devient plus vigourcux, plus plein, plus rapide, ſont de bonnes preuves que le purgatif, agit de la maniere que nous le venons de dire. Mais pour mieux comprendre, combien le cours du ſang devenu plus rapide par un purgatif, fournit de matieres quand le ventre ſe vuide, il ſuffit de ſçavoir que ſuivant le calcul de quelques

Modernes, les Arteres Meſenteriques portent à chaque heure dans les Entrailles 400 onces de Sang ; quelques rameaux de l'Artere Cœliaque y en portent encore. L'excrétion naturelle & ordinaire qui s'en fait, ne va par heure qu'à douze ſcrupules ; & ſi le Purgatif augmente du double la rapidité du cours du ſang, cette excrétion ira par heure à 24 ſcrupules & à 36, ſi la rapidité de ce cours devient triple. L'on conjecture avec beaucoup d'apparence, que le diametre des orifices des Glandes inteſtinales augmente alors du double ; l'on n'en peut douter quand le Purgatif eſt un peu vif : alors l'excrétion de ces

Glandes ira par heure à 144 ſcrupules, c'eſt-à-dire, que cette quantité ſurpaſſera de douze fois l'excretion tranquile & naturelle. Ajoûtez que le ſang diſſous par le Purgatif, en fournit peut-être encore davantage; à cauſe de la facilité que ſa tenuité lui donne à dépoſer ſes ſeroſitez. Suivant ces ſupputations, dans l'eſpace de huit heures que dure l'action d'un Purgatif, il peut ſortir de ces Glandes inteſtinales 48 onces de matiere.

L'évacuation de la bile eſt encore ici d'une grande conſidération. De Sçavans Anatomiſtes prétendent que par heure il en ſort deux gros du Foye; mais la quantité ira à ſix

onces, ſi la rapidité du cours du ſang eſt triplée par l'action d'un Purgatif : De-là vient cette quantité de bile qu'on remarque dans les ſelles excitées par les Purgatifs. Remarquez que plus la bile coule promptement & abondamment, plus elle devient liquide, ſans compter le Suc Pancréatique, ni les gros excrémens : l'on peut avec raiſon faire monter la quantité de matiere qui ſort pendant l'action du Purgatif, à quatre livres & demie ; mais comme par cette action tous les tuyaux prêtent, & que leur diametre s'elargit du double, l'on peut compter que cette quantité eſt encore de beau-

coup plus grande que dans notre calcul. Mais si le Purgatif est violent, si le sang coule avec bien plus de rapidité que de coutume ; si les vaisseaux se dilatent très considerablement, cette excrétion qui se fait par les Glandes intestinales, est bien plus grande que tout ce que nous en disons. Le Cholera morbus excité par des Fruits précoces, ou par quelqu'autre crudité, en donne un bel exemple. La quantité d'humeurs que l'on rejette dans cette Maladie, est incroyable. La quantité de matieres que l'on rejette, soit par une évacuation symptomatique, soit par une évacuation critique, démontre clairement

rement combien les orifices des glandes ſont capables de ſe dilater : La matiere de l'inſenſible tranſpiration ſe dégorge ſouvent par ces Glandes inteſtinales, & alors cette évacuation ſurpaſſe de dix fois l'éxacuation ordinaire qui a coutume de ſe faire par ces mêmes Glandes. Il eſt ſi neceſſaire que ces Glandes ſoient toujours bien ouvertes, que quand il y a obſtruction, il en arrive, ou une conſtipation mortelle, ou la Maladie qu'on appelle *Cœliaque* : les cadavres de ceux qui en meurent, démontrent clairement cette obſtruction. De tout ce que nous venons de dire, l'on voit certainement de quelle utilité

eſt l'action des Purgatifs, pour ouvrir les orifices des Veines lactées, des Glandes inteſtinales, des Glandes du Foye, du Pancréas, des Reins même; quelle quantité de matieres il en peut ſortir dans l'eſpace d'environ huit heures que dure l'action du Purgatif, ſurtout quand il a attenué le ſang par ſes Sels & ſes Soufres les plus ſubtils.

Voyons maintenant quelles ſont les voyes de l'inſenſible tranſpiration, & les voyes de la Salivation. Par ces examens, nous eſperons de faire connoître qu'il y a d'autres moyens que ceux de la Salivation, pour guérir le Mal Venerien: ces moyens ſont

moins cruels & moins dangereux; il nous reſtera à faire voir qu'ils ſont du-moins auſſi certains, quand on aura uſé des précautions neceſſaires.

Toute la Peau eſt un Rets tendineux, formé de trois genres de Vaiſſeaux, Arteres, Veines, & Nerfs. Il y a des Glandes ſans nombre, appellées *Miliaires*, ſemées parmi ces vaiſſeaux, qui ſont deſtinées à la ſéparation & à l'écoulement de la matiere de la ſueur & de l'inſenſible tranſpiration.

Je ne puis m'empêcher d'ajoûter quelques nouvelles Remarques à celles que j'ai déja faites ſur la maniere dont les Inteſtins delivrent le Sang des

impuretés qui le pourroient corrompre. Les Inteſtins, comme nous venons de le dire, ſont parſemés d'une forêt d'Arteres & de Veines: elles rampent ſur leur tunique externe, puis ſe vont répandre ſur la Tunique qui eſt immédiatement au-deſſous, & qu'on appelle charnue. Par le moyen de tant de vaiſſeaux, il eſt porté dans les Inteſtins une quantité de ſang bien plus grande, que celle dont ils ont beſoin pour leur nourriture. C'eſt ce ſang qui fournit aux Glandes des Inteſtins une eſpece de lymphe particuliere, qui ſert à donner au Chyle ſa derniere perfection. Ce Suc inteſtinal, qui eſt un peu viſ-

queux, outre plusieurs autres usages dont nous avons déja parlé, sert à enduire les parois internes des Intestins, pour les défendre de l'âcreté des Sels des Alimens. Lorsque cette lymphe a été filtrée par la Tunique glanduleuse des Intestins, elle tombe dans de petites cellules, elle se jette dans le grand canal des Intestins, aidée par le jeu des fibres nerveuses, qui forment le tissu vésiculaire & vasculaire de la Tunique glanduleuse qui tapisse l'interieur des Intestins; & c'est par ce jeu de fibres nerveuses des Glandes intestinales, que les Purgatifs augmentent considérablement, par l'irritation qu'ils y exci-

tent, que ces glandes expriment & séparent la quantité de lymphe & de serosités qu'on vuide lorsqu'on a pris quelque Remede purgatif.

La troisieme grande voye est celle des urines : quand les sueurs cessent, ou quand l'insensible transpiration diminue, les Reins y suppléent. Les Glandes des Reins sont de diametre à recevoir les excrémens du Sang les plus grossiers, qui ne peuvent sortir par la Peau, lorsque les Pores en sont trop étroits.

Tant que ces voyes generales des excrétions font librement les fonctons ausquelles elles sont destinées, la santé subsiste ; toutes sortes de Ma-

ladies, ſoit aigues, ſoit croniques, ſe peuvent guérir: la Lépre, le Mal Hypocondriaque, le Scorbut, & toute autre Maladie opiniâtre, cedent à la fin. Pourquoi donc la groſſe Verole réſiſtera t-elle à tant de moyens que la Nature a inventés pour ſe ſoulager? Ce cruel Mal, tout opiniâtre qu'il eſt, cederoit enfin à une Méthode opiniâtre & bien ſuivie. Que le Medecin, pour s'en convaincre, ſuive exactement les Loix que la Nature ſuit elle-même. Quand on entreprend de guérir la groſſe Verole par la voye de la Salivation, elle employe des 30, 40, 50 jours, quelquefois davantage, à accomplir ſon ou-

vrage par cette voye ; employons le même eſpace de tems à détruire ce monſtre par la tranſpiration, par les ſueurs, par les ſelles, le tout ſuivant les forces, & ſelon que le Medecin trouvera jour à combattre cet ennemi par une ou par pluſieurs de ces voyes. Les heureux ſuccès que l'on a vû de mon Remede, donneront un nouveau courage pour pouſſer à ſa perfection une nouvelle Méthode, exempte des horreurs & des dangers de la Salivation. Que l'on rende les humeurs fluides par des bains, par une diette humectante, ces humeurs dépoſeront enfin leur venin. Un Remede préparé par une ingénieuſe

nieuſe opération, relâchera peu à peu la tiſſure trop ferme du Sang, & lui rendra ſa fluidité naturelle. Des Diaphorétiques, des Diurétiques, des Purgatifs bien menagés & ſagement conduits, tireront enfin le Public indolent & pareſſeux, de l'erreur où il eſt depuis tant de tems, qu'il n'y a de guériſon à attendre que de la Salivation. Ni le Mercure de lui-même, ni la Salivation, n'ont aucune vertu ſpécifique pour guérir la Verole : les ſeules loix de la Méchanique font tout le miracle. La maſſe du ſang infecté, toute grande qu'elle eſt, s'épuiſe en l'eſpace de 25 à 30 jours de Salivation. La quantité de Salive, au

moins pendant cinq ou six jours, monte jusqu'à huit livres ; ainsi toute la masse du Sang que l'on prétend être de 25 livres ou environ, se renouvelle dans son entier, & le nouveau qui prend la place est plus pur. Il arrive souvent que pour peu qu'il reste de vieux levain, les Galles & autres symptômes qui par le moyen de la Salivation, avoient disparu, par exemple, au mois de May, se renouvellent au mois d'Octobre ; ce qui épouvante fort & consterne les Malades, & jette dans le trouble les Medecins qui ont peu d'experience ; car ces restes de venin s'enlevent très-facilement par quelques Purgations.

Tirons les conſequences des Principes que nous avons établis ci-devant. L'action d'un Sel purgatif qui dure environ huit heures, tire des Glandes inteſtinales pendant tout ce tems-là, trois livres ou 48 onces de lymphe ; ce qui revient aſſez exactement à la proportion des huit livres qui ſortent par la ſalivation, pendant cinq ou ſix jours, dans l'eſpace de 24 heures. Qu'un habile Medecin excite & ſoutienne de même pendant cinq ou ſix jours l'excrétion des Glandes inteſtinales, & il enlevera le venin auſſi ſûrement, beaucoup moins cruellement, & avec moins de danger pour la vie. L'experience

de plusieurs années nous en a convaincu. Que l'on suive exactement pour la Purgation, la grande Regle d'Hippocrate, qui est, que pour purger, il faut rendre les humeurs fluides; que l'on entretienne cette fluidité pendant tout le tems qu'il sera necessaire de lâcher le ventre, & l'on verra avec admiration, que l'heureux succès répondra exactement au raisonnement. Pourroit-on bien s'imaginer que ces grandes voyes destinées par la Nature à dégager le Sang, ou de son superflu, ou de ce qui peut lui être nuisible; seront propres à guérir tous les genres de Maladies, dont le Corps humain peut

être attaqué, & qu'il n'y aura que la ſeule groſſe Verole, qu'il en faudra excepter? L'on ſent je ne ſçai quoi de bizarre, & qui choque dans cette imagination; & l'on ne peut s'empêcher de témoigner ſa ſurpriſe, que depuis pluſieurs ſiécles il ne ſe ſoit trouvé perſonne, que l'on ſçache, que quelques miſerables Charlatans, dont les promeſſes toujours plus magnifiques que leur ſcience, trompent ceux qui s'y confient; perſonne, dis-je, qui ayant étudié les mouvemens de la Nature dans ſes évacuations, n'ait pas appliqué ſes méditations à decouvrir une nouvelle Méthode, & un Remede capable de déli-

vrer le Genre humain d'un Mal si cruel ; Méthode que je me persuade, après un grand nombre d'experiences, avoir trouvée. Elle seroit bien plus utile aux hommes que celles qui ont conduit aux Tresors du Perou. Mais revenons aux consequences de nos Principes. Qui peut ignorer que le Mercure ne suit pas toujours l'intention du Chirurgien ? Qu'il porte souvent par le vomissement, par les selles, par les urines ; & l'on a vû des Gens qui ont subi huit & neuf frictions, sans rendre quoi que ce soit par aucunes de toutes ces voyes, & se trouver pourtant guéris, quoique les sueurs n'eussent pas non plus

paru. Qui peut raiſonnablement douter que le Mercure eût fait paſſer le venin Venerien par les voyes de l'inſenſible tranſpiration, cette grande & importante évacuation, qui domine ſur toutes les autres? Que le Medecin étudie de quel côté panche le tempérament de ſon Malade, qu'il imite les mouvemens de la Nature, & il réuſſira toujours, ſi d'autres inconveniens ne s'y oppoſent. Si, par exemple, après avoir bien étudié ſon Malade, il préſume que la nature du mal conſiſte dans une lymphe très-épaiſſie & très-groſſiere, qui peut l'empêcher de tenter les voyes de l'urine, par où les impuretés les plus

groſſieres du ſang ſe dégagent communément ? S'il trouve que le venin Venerien ſoit ſubtil & capable de pénétrer les pores de la Peau, qu'il ſuive cette voye, & à ſon défaut celle des ſelles. Je puis atteſter avec toute verité, que j'ai eu le bonheur de trouver un Remede qui répond ſi exactement aux divers tempéramens des Malades, c'eſt à-dire, aux differentes diſpoſitions de la nature, pour pouſſer par une voye plûtôt que par un autre, que les plus grands Maîtres en ont été dans l'admiration, après n'en avoir rien voulu croire, qu'ils n'euſſent vû de leurs yeux, & pratiqué de leurs mains.

V.

La Méthode ordinaire de procurer la Salivation, expoſe les malheureux Malades à des tourmens ſi cruels, qu'avant de s'y expoſer, s'ils en connoiſſoient toute la rigueur, pluſieurs aimeroient mieux périr dans leurs maux, que de ſubir un moyen ſi cruel de s'en délivrer. En avoir un autre, c'eſt aſſurément rendre un grand Service au Public. Encore ſi tous ceux qui paſſent par cet horrible ſupplice, étoient guéris, il y auroit de quoi ſe conſoler. A quel prix n'achette-t on pas la ſanté, & que ne fait-on pas pour reculer la mort?

Mais combien y en a-t-il qui périssent dans l'operation du Mercure, & entre ceux qui échapent, combien demeurent estropiés, ou d'une santé infirme ? Est-il donc possible que parmi tant de grands Génies qui s'apliquent à la Medecine, il ne s'en trouvera point qui secouënt le joug de la coutume ? Aussi scrupuleux en Medecine qu'on doit l'être en Religion, ils font conscience de rien innover, & de toucher à ce que leurs Peres leur ont laissé par rradition. Les Ameriquains ignorent l'usage du Mercure, ils ne se servent que des Ecorces de leur Bois : En sont ils moins bien guéris ? L'on

n'employe point, & l'on ne peut employer le Mercure dans les Régions chaudes; l'abondante tranſpiration qui s'y fait, enleve, & les humeurs, & les particules du Mercure qui ſont d'une extrême petiteſſe, rondes, par conſéquent très-mobiles & très-volatiles, quoique très-peſantes quand elles ſont réunies: de-là il arrive qu'elles ne peuvent par leur poids naturel, ni par la rapidité avec laquelle elles ſont mûës, briſer les parties du ſang épais & viſqueux, parce qu'elles ſortent trop promtement du corps; elles n'ont pas le tems de rouler dans la ſubſtance des humeurs, pour en briſer les viſcoſités par leur

froiſſement. Mais, dira-t-on, pourquoi quitter une Méthode que l'experience de pluſieurs ſiécles a confirmée? La ſalivation procurée par le Mercure, quoique cruelle, eſt cependant le ſecours qui ait paru juſqu'ici le plus certain & le plus efficace. Nous en convenons: mais ſes inconvéniens, les douleurs qu'elle excite, le danger auquel elle expoſe, ne ſont-ils pas des motifs ſuffiſans pour porter tous ceux qui s'appliquent au ſalut du Public, à chercher des voyes plus ſûres, & ſujettes à de moindres inconvéniens? Mais pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matiere, voyons qu'elle eſt l'opération

méchanique de la Salivation.

Il faut remarquer, comme nous avons déja fait, qu'il faut quadrupler : Que, dis-je, mettre par onces le Mercure dans l'onguent, dont on frotte les malades; quand les bains n'ont pas relâché la tissure trop ferme du sang, au lieu que deux ou trois gros au plus suffisent, quand les bains ont precedé. Les coagulations grossieres dissoutes jusqu'à un point, se presentent à tous les Emonctoires du corps; aucun ne peut les recevoir par la petitesse du Diametre de leurs Orifices. Les seuls vaisseaux salivaires gros, comme des plumes à écrire, les peuvent admettre; ils ne le peuvent mê-

me plus, après dix ou douze jours d'une pleine Salivation, parce qu'alors toute la ſeroſité du ſang eſt enlevée, & ce qui reſte eſt ſi épais, que les Vaiſſeaux Salivaires s'engorgent, enſorte que le malade court riſque de ſa vie, c'eſt-à-dire, d'étouffer, ſi l'on ne le dégage promptement, par la Saignée ou par l'Emetique. Nous avons remarqué que le Mercure ne porte pas toûjours par la Salivation, mais qu'il pouſſe quelquefois les autres voyes, & qu'il n'en guerit pas moins bien. Mais quelle peut être la raiſon de cette diverſité, qui fait que le Mercure n'a pas toûjours conſtamment le même effet? C'eſt

cette même diverſité qui a porté à croire que le venin Venerien pouvoit être chaſſé par d'autres voyes que par les Vaiſſeaux Salivaires. La raiſon méchanique de cette varieté d'opérations, ſelon nôtre opinion, conſiſte préciſement dans la conſtitution des liqueurs. Quand elles n'ont pas été fondues par les bains & par les Humectans, elles ne peuvent trouver d'iſſue que par les vaiſſeaux ſalivaires, dont le Diametre eſt le plus large des Diametres de tous les vaiſſeaux excreteurs. Quand ces mêmes liqueurs ſont plus fluides, ſoit parce que le venin Venerien n'eſt pas fort puiſſant; (car il y en a de plus fort

& de plus foibles,) ſoit parce qu'elles ont été bien préparées ou fondues; alors elles peuvent s'échapper par les voyes de la ſueur, de la tranſpiration des Glandes inteſtinales, & même ſi elles ſont un peu trop épaiſſes, par les Glandes des reins, qui après les vaiſſeaux ſalivaires reçoivent les matieres les plus groſſieres. Tout conſiſte donc à reconnoître la nature du venin Venerien, à préparer long-tems les humeurs, à diſcerner quelle voye eſt la plus facile à ouvrir dans le ſujet que l'on traite, à trouver le moyen de ſoutenir l'évacuation que l'on a procurée, & de la ſoûtenir à peu près autant de tems que l'experience, que nous

nous donne la ſalivation, nous fait connoître que la nature en emploïe pour ſe délivrer du poiſon qui la tourmente. Or ce tems eſt celui-là même qui eſt néceſſaire pour faire paſſer toute, ou preſque toute la maſſe du ſang par les vaiſſeaux ſalivaires. Que l'on faſſe la même choſe par les autres conduits plus directement, & plus univerſellement deſtinés à la purification du ſang, & l'on réuſſira mieux, bien entendu que l'on ait un remede aſſez doux, aſſez actif, & aſſez penetrant, pour qu'on ne doive point craindre les affreux inconveniens du Mercure. Après tout, c'eſt le pur hazard qui a mis la Salivation en uſage.

Carpi Medecin de Boulogne en Italie, traitoit un horrible Ulcere à la jambe d'un homme, qui n'avoit pû guerir en aucune maniere, parce que la grosse Verole entretenoit le mal : Ce Medecin se souvint que quelqu'Auteur Arabe recommandoit le Mercure dans les Ulceres, qui refusoient toute sorte de remedes, il s'en servit ; la Salivation survint, qui guerit, & l'Ulcere & la grosse Verole. Est il possible qu'on ait pû s'en tenir simplement à une découverte de pur hazard, & qu'on ait assez peu de compassion des malades, pour les exposer à une pareille torture? Une longue expérience nous est un sûr garant, que nous

avons eu le bonheur de découvrir un remede, qui, loin de toutes les horreurs de la Salivation, guerit ſûrement, & agréablement.

Les Chymiſtes les plus ſenſés conviennent que Dieu a renfermé dans les Métaux & dans les Mineraux, des vertus ſingulieres; il les a livrés à la curioſité des hommes; mais il ne permet pas qu'ils developent quelques-unes de ces vertus qu'après de grands travaux; c'eſt à ce prix que les écorces qui renferment tant de treſors, ſe briſent. C'eſt à ce prix que tant de précieux remedes ont été tirés de ces Sources abondantes, mais cachées: Un penible travail, une profon-

de méditation, ſont les ſeuls moyens de découvrir des verités ſi utiles au ſalut du genre humain. Je proteſte avec toute la ſincerité que je lui dois, qu'il m'a coûté des peines infinies, & des dépenſes aſſez conſiderables. Je me trouverois heureux de lui ſacrifier l'un & l'autre ſans interêt, s'il en tiroit toute l'utilité que j'ai lieu de me flatter qu'il en peut tirer. Je veux ici lui rendre ſimplement compte de ce que j'ai fait depuis pluſieurs années pour ſon ſervice. M'étant appliqué principalement aux maladies Veneriennes, j'ai embraſſé deux objets; d'examiner avec toute l'attention, dont je ſuis capable, la nature

de ce mal, & de rechercher quelque ſpecifique moins cruel que celui qui eſt en uſage depuis ſi long tems. Après un grand nombre de malades que j'ai traités ; après la lecture des meilleurs Auteurs, je me ſuis determiné à croire que la nature de ce mal conſiſtoit eſſentiellement dans un Acide trop fixe, même vitriolique & rongeant ; (ce n'eſt qu'avec le tems qu'il devient cauſtique :) que cet Acide épaiſſit toutes les liqueurs, qu'il cauſe de mortelles obſtructions, qui peu à peu alterent horriblement les fonctions du corps, & les font enfin perir. Voilà ma premiere démarche ; voilà le premier fruit de mes veilles & de mes

réflexions. J'avoüe franchement que je ſuis long-tems demeuré à ce point, & les Livres, & l'uſage Public ne me preſentoient pour remede que la Salivation procurée par le Mercure ; mais les horreurs qui n'accompagnent que trop ſouvent ce remede, me le firent enviſager pire, pour ainſi dire, que le mal même. Je me jettai dans la lecture de pluſieurs Chymiſtes, ſans y rien trouver de ce que je cherchois: Mon but étoit de trouver un remede fondant, actif, penetrant, capable de décoler le ſang & les humeurs, de lui rendre ſa liquidité naturelle, de débaraſſer les Glandes engorgées, d'irriter doucement les

membranes, dont les nerfs ſont revetus, les Tuniques des Inteſtins, les Rêts Tendineux de la peau; les Glandes des Reins; en un mot de rendre au ſang ſa circulation, afin que les Excretions & les Secretions ſe fiſſent, & que la ſanté ſe rétablit peu à peu. Enfin j'ai eû le bonheur de trouver un tel remede. Selon les differentes diſpoſitions des ſujets, il fait diverſes operations, ſouvent il les fait tout à la fois, quelquefois ſéparement; generalement parlant, il lâche le ventre avec toute la douceur imaginable, il pouſſe très abondamment par l'inſenſible tranſpiration, quelquefois auſſi par les urines. Des

Nodus, des Exoſtoſes qui avoient reſiſté à la méthode ordinaire de la Salivation, ou qui ayant diſparu pour un tems, avoient reparu avec plus de ferocité que devant, ont été enlevés ſans retour. L'on produiroit des témoins en foule de la v.rité de ces faits, ſi la nature du mal, dont il s'agit, ne faiſoit pas au Medecin une Loy inviolable du ſilence, mais n'ayant jamais rien fait qui force le Public à me refuſer ſa confiance, j'eſpere qu'il ne refuſera pas de me croire, quand je lui proteſte que je n'avance rien de faux. Quiconque voudra me mettre à l'épreuve, verra que j'accepterai de bon cœur toutes les

occaſions

occaſions qu'il voudra m'en fournir. Je n'ai pas d'autre moyen de me faire croire : je ſuis obligé de ménager la réputation, en ménageant la pudeur de tous ceux qui m'ont honoré de leur confiance. Ceux qui voudront être témoins oculaires d'une telle épreuve, y reconnoîtront que jamais l'operation d'aucun Remede ne fut plus douce, ni plus exemte des douleurs que produit le Mercure, ni de ſes fâcheuſes ſuites. Mais comme il n'eſt pas facile de rompre en peu de tems les traits de la jalouſie, & de la défiance d'un Public plus éclairé qu'on ne l'eſt dans tout le reſte du Royaume, je

consens que l'on suive pendant tout le tems qu'on voudra, les Malades que j'aurai traités: & si la cure n'est que palliative, comme mes Ennemis l'ont quelquefois publié, certainement sans preuves; je souffrirai patiemment, en punition de ma temerité, de passer pour un imposteur. S'il m'étoit permis, je produirois des Malades sans nombre, qui sont guéris par mon Remede depuis cinq ans, & qui se portent fort bien. Donc pour guérir le mal Venerien, il y a des voyes plus sûres que la Salivation, & en même tems plus douces, & bien moins dangereuses.

Nous avons oublié, en parlant

lant des Eaux Minerales, de dire que les Eaux de Paſſy nouvellement découvertes, ſont d'une grande reſſource dans les Maladies Croniques: nous en avons vû d'excellens effets. Celles d'Abbecourt ſont auſſi très-ſalutaires.

FIN.

PERMISSION.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; A nos Amez & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT, Notre bien-amé LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre intitulé *Réfutation des anciens Syſtêmes au ſujet des Maladies Veneriennes*, Nous avons permis & permettons par ces Préſentes audit d'Houry d'imprimer ou faire imprimer led. Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimerus, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; A la charge que ces Preſentes

feront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre tres-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur d'Agueſſeau, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur d'Agueſſeau; le tout à à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemenr. Voulons qu'à la copie deſd. Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foit ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire

pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 27e jour du mois de Novembre l'an de grace 1721, & de notre Regne le septiéme. Par le Roy en son Conseil,

Signé, DE SAINT-HILAIRE.

Registré sur le Registre V. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 58, num. 65, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13 *Août* 1703. *A Paris le* 20 *Février* 1722.

DELAULNE, Syndic.







